

109
BIBLIOTHEQUE



BIBLIOTHEQUE NATIONALE

—
HELVÉTIUS

—
TRAITÉ

DE L'ESPRIT

—
TOME II

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Rue de Valois, 2, Palais-Royal.

25 Centimes

35 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — VOLUMES A 25

CATALOGUE GÉNÉRAL

<i>Afféri</i> . De la Tyrannie..... 1	<i>Diderot</i> . Romans et Contes.... 2
<i>Arioste</i> . Roland furieux..... 6	— Mélanges philosophiques... 1
<i>Beaumarchais</i> . Mémoires..... 3	<i>Duclot</i> . Sur les Mœurs..... 1
— Barbier. Mariage de Figaro.. 2	<i>Erasme</i> . Eloge de la Folie.... 1
<i>Beccaria</i> . Délits et Peines.... 1	<i>Epictète</i> . Maximes..... 1
<i>Bernardin de Saint-Pierre</i> . Paul et Virginie..... 1	<i>Fénelon</i> . Télémaque..... 2
<i>Boileau</i> . Satires. Lutrin..... 1	— Education des Filles..... 1
— Art poétique Epîtres..... 1	<i>Florian</i> . Fables..... 1
<i>Bossuet</i> . Oraisons funèbres.... 2	<i>Foë</i> . Robinson Crusoé..... 4
<i>Boufflers</i> . Œuvres choisies... 1	<i>Fontenelle</i> . Dialogue des Morts. 1
<i>Brillat-Savarin</i> . Physiologie du Goût..... 2	— Pluralité des Mondes..... 1
<i>Byron</i> . Corsaire. Lars, etc.... 1	— Histoire des Oracles..... 1
<i>Caxotte</i> . Diable amoureux.... 1	<i>Göthe</i> . Werther..... 1
<i>Cervantès</i> . Don Quichotte..... 4	— Hermann et Dorothée..... 1
<i>César</i> . Guerre des Gaules.... 1	— Faust..... 1
<i>Chamfort</i> . Œuvres choisies... 3	<i>Goldsmith</i> . Le Vicaire de Wake- field..... 2
<i>Chapelle et Bachaumont</i> . Voya- ges..... 1	<i>Gresset</i> . Ver-Vert. Méchant.... 1
<i>Cicéron</i> . De la République.... 1	<i>Hamilton</i> . Mémoires du Cheva- lier de Grammont..... 2
— Catilinaires. Discours.... 1	<i>Homère</i> . L'Iliade..... 3
<i>Colin-d'Harleville</i> . Le Vieux Célibataire..... 1	<i>Horace</i> . Poésies..... 2
<i>Condorcet</i> . Vie de Voltaire... 1	<i>Joudy-Dugour</i> . Cromwell.... 1
— Progrès de l'Esprit humain.. 2	<i>Juvénal</i> . Satires..... 1
<i>Corneille</i> . Cid. Horace..... 1	<i>La Boétie</i> . Discours sur la Ser- vitude volontaire..... 1
— Cinna. Polyeucte..... 1	<i>La Bruyère</i> . Caractères..... 2
— Rodogune. Menteur..... 1	<i>La Fontaine</i> . Fables..... 2
<i>Courier (P.-L.)</i> . Chefs-d'œuvres Lettres..... 3	<i>Lamennais</i> . Livre du Peuple.. 1
<i>Cyrano de Bergerac</i> . Choix... 2	— Passé et Avenir du Peuple.. 1
<i>D'Alembert</i> . Encyclopédie.... 1	— Paroles d'un Croyant..... 1
— Destruction des Jésuites... 1	<i>La Rochefoucauld</i> . Maximes... 1
<i>Dante</i> . L'Enfer..... 2	<i>Lesage</i> . Gil-Blas..... 2
<i>Démosthènes</i> . — Philippiques et Olymphiennes..... 1	— Diable boiteux..... 2
<i>Descartes</i> . De la Méthode.... 1	— Bachelier de Salamanca... 2
<i>Desmoulins (Camille)</i> . Œuvres. 3	— Turcaret. Crispin..... 1
<i>Diderot</i> . Neveu de Rameau... 1	<i>Linguet</i> . La Bastille..... 1
— Paradoxe sur le Comédien.. 1	<i>Longus</i> . Daphnis et Chloé... 1
	<i>Mably</i> . Droits et Devoirs.... 1
	— Entretiens de Phocion..... 1
	<i>Machiavel</i> . Le Prince..... 1

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

Man. 269.

HELVÉTIUS

CONTROL 1921

claudé Aris

568

CASA SODALELOR

TRAITÉ
DE L'ESPRIT

537.

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉÂTRE-FRANÇAIS
Ci-devant, rue de Valois, 2.

1886

Tous droits réservés

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ANCIENNE MODERNE
de JOSEPH
60, RUE DES ÉCOLES, 60
PARIS

453

1961

BIBLIOTECA C. N. UNIVERSITARIA
S. C. U. BUCURESTI
COTA 269

rc 157/03

B.C.U. Bucuresti



C537

DE L'ESPRIT

DISCOURS SECOND

CHAPITRE XIX

L'estime pour les différents genres d'esprit est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

Pour faire sentir l'extrême justesse de cette proposition, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changements. En veut-on savoir la cause? Qu'on se demande pour quoi les romans les plus estimés il y a trois cents ans nous paraissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules, et l'on apercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages et les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans et de son goût: une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admirait dans le siècle précédent (1). Ce que je dis des romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étaient alors les seuls qui sussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages et de leurs sermons. Qui les lira n'apercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (2), et ceux du père Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du soleil* et la *princesse de Clèves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumières s'étant augmentées, l'on se moquerait aujourd'hui de ce qu'on admirait autrefois. Qui ne rirait point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnaissance des trepasses pour quiconque fait prier Dieu pour eux, et donne en conséquence de l'argent aux moines, débitait gravement en chaire, « qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, et qui fait *tin, tin, tin*, toutes les âmes du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font *ha, ha, ha, hi, hi, hi ?* » (3).

Dans la simplicité des siècles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très différent de celui sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la Passion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paraîtraient à présent scandaleuses. Il en serait de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitait alors dans les écoles de théologie. Rien ne paraîtrait aujourd'hui plus indécent que des disputes en règle pour savoir si Dieu est habillé ou nu dans l'hostie, si Dieu est tout-puissant, s'il a le pouvoir de pécher, si Dieu pouvait prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, et mille autres questions encore plus extravagantes (4).

Tout, jusqu'aux miracles, portait dans ce temps d'ignorance l'empreinte du mauvais goût du siècle.

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (5), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine. « Ce moine revenait d'une maison dans laquelle il s'introduisait toutes les nuits. Il avait, à son retour, une rivière à traverser : Satan renversa le bateau, et le moine fut noyé comme il commençait l'invitatoire des matines de la Vierge. Deux diables se saisissent de son âme et sont arrêtés par deux anges qui la réclament en qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, et ce n'est pas une fable; mais celui-ci était du nombre des ennemis de Dieu : et puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le borbier de l'enfer : nous serons bien récompensés de nos prévôts. Après bien des contestations, les anges proposent de porter le différend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeait selon les lois; mais pour la Vierge, disent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice : elle briserait toutes les portes de l'enfer plutôt que d'y laisser un seul jour celui qui de son vivant a fait quelques révérences à son image. Dieu ne la contredit en rien; elle peut dire que la pie est noire, et que l'eau trouble est claire; il lui accorde tout : nous ne savons plus où nous en sommes : d'un ambasas elle en fait un terne, d'un double deux un quine; elle a le dé et la chance : le jour que Dieu en fit sa mère fut bien fatal pour nous. »

L'on serait sans doute peu édifié d'un tel miracle, et l'on rirait pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes et curieuses, sur la visite de l'évêque d'Halicar-*

nasse, et qui m'a paru trop plaisant pour résister au désir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte « qu'autrefois, dans le royaume d'Arménie, il y eut un roi qui avait beaucoup de haine contre les chrétiens; c'est pourquoi il persécuta la religion d'une manière bien cruelle. Il méritait bien que Dieu l'eût alors puni: cependant Dieu, infiniment bon, qui ouvrit le cœur à saint Paul pour le convertir lorsqu'il persécutait les fidèles, ouvrit aussi le cœur de ce roi, pour qu'il connût la sainte religion. Aussi arriva-t-il que le roi, tenant son conseil dans le palais avec les mandarins, pour délibérer sur les moyens d'abolir entièrement la religion chrétienne dans le royaume, le roi et les mandarins furent aussitôt changés en cochons. Tout le monde accourut aux cris de ces cochons, sans savoir quelle pouvait être la cause d'une chose aussi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien, nommé Grégoire, qui avait été mis à la question le jour de devant, qui accourut au bruit, et qui reprocha au roi sa cruauté envers la religion. Au discours que fit Grégoire, les cochons s'arrêtèrent; et, s'étant tus, ils leverent le museau en haut pour écouter Grégoire, lequel interrogea tous les cochons en ces termes: « Désormais êtes-vous résolus de vous corriger? » A cette demande, tous les cochons firent un coup de tête, et crièrent, *ouen, ouen, ouen*, comme s'ils avaient dit oui. Grégoire reprit ainsi la parole. « Si vous êtes résolus de vous corriger, si vous vous repentez de vos péchés, et que vous veuillez être baptisés pour observer la religion parfaitement, le Seigneur vous regardera dans sa miséricorde; sinon, vous serez malheureux dans ce monde et dans l'autre. » Tous les cochons frappèrent

la tête, firent la révérence, et crièrent, *ouen, ouen, ouen*, comme s'ils avaient voulu dire qu'ils le désiraient ainsi. Grégoire voyant les cochons humbles de cette sorte, prit de l'eau bénite, et baptisa tous les cochons; et il arriva sur-le-champ un grand miracle; car à mesure qu'il baptisait chaque cochon, aussitôt il se changeait en une personne plus belle qu'auparavant. »

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies et ces questions théologiques, qui maintenant nous paraîtraient si ridicules, étaient et devaient être admirés dans les siècles d'ignorance, parce qu'ils étaient proportionnés à l'esprit du temps, et que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La grossière imbécillité de la plupart d'entre eux ne leur permettait pas de connaître la sainteté et la grandeur de la religion; dans presque toutes les têtes, la religion n'était, pour ainsi dire, qu'une superstition et qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étaient alors dépravées, du moins si l'on consulte et l'histoire et les anciens prédicateurs. Maillard et Menot, les plus célèbres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche. *Sacerdotes religiosi concubinariii*. « Damnés, infâmes, s'écrie Maillard, dont les noms sont inscrits dans les registres du diable; larrons, voleurs, comme dit saint Bernard, pensez-vous que les fondateurs de vos bénéfices vous les aient donnés pour ne faire autre chose que de vivre à pot et à cuiller avec des filles, et jouer au glic? Et vous, messieurs les gros

abbés, avec vos bénéfices, qui nourrissez chevaux, chiens et filles, demandez à saint Etienne s'il a eu paradis pour mener une telle vie, faisant grande chère, étant toujours parmi les festins et banquets, et donnant les biens de l'Eglise et du crucifix aux filles de joie (6). »

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siècles grossiers où tous les hommes superstitieux et braves ne s'amusaient que des contes des moines et des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance et la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoiqu'ils fussent dans des siècles différents, écrivaient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connaissance. Il n'est point de goût, ni par conséquent de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est du moins que dans les siècles éclairés qu'elles sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les lois et la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrètement établie entre le goût d'une nation et ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celle des Atrides, n'allumerait plus en nous les mêmes transports qu'elle excitait autrefois chez les Grecs, et l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police et la religion des Grecs.

Les anciens élevaient des temples à la vengeance : cette passion, mise aujourd'hui au nombre des vices, était alors comptée parmi

les vertus. La police ancienne favorisait ce culte. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colère, la fureur et la trahison, était d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'est ainsi qu'on entretenait dans le cœur des citoyens une crainte respectueuse et salutaire qui suppléait au défaut de police. La peinture de cette passion était donc trop analogue au besoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas considérée avec plaisir.

Mais dans le siècle où nous vivons, dans un temps où la police est à cet égard fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés, il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion qui, loin de maintenir la paix et l'harmonie dans la société, n'y occasionnerait que des désordres et des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies pleines de ces sentiments mâles et courageux qu'inspire l'amour de la patrie, ne feraient-elles plus sur nous que des impressions légères ? C'est qu'il est très rare que les peuples allient une certaine espèce de courage et de vertu avec l'extrême soumission ; c'est que les Romains devinrent bas et vils sitôt qu'ils eurent un maître, et qu'enfin comme dit Homère :

L'affreux instant qui met un homme libre aux fers
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

D'où je conclus que les siècles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes et les grandes passions, sont aussi les seuls où

les peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles et courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'était-il davantage du vivant de cet illustre poète? C'est qu'on sortait alors de la Ligue, de la Fronde, de ces temps de trouble où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentiments hardis, et plus susceptibles d'ambition; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ses ambitieux, étaient par conséquent plus analogues à l'esprit du siècle qu'ils ne le seraient maintenant; qu'on rencontre peu de héros (7), de citoyens et d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, et que les volcans de la sédition sont de toutes parts éteints.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence et du mépris, un homme riche et même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses dieux, et le nègre pour son fétiche, seraient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose?

De pareils sentiments doivent leur paraître fous et gigantesques; ils n'en pourraient admirer l'élevation, sans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs: c'est pourquoi si l'on en excepte un petit nombre d'esprits et de caractères élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée et sentie, les autres admirateurs de ce grand poète l'estiment moins par sentiment que par préjugé et sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siècle à l'autre, un peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

Il en est des sentiments des hommes comme de leurs idées: si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluste être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement (8).

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis et Catilina se rencontrent, et se fassent réciproquement confiance des sentiments d'amour et d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, et le second, ce que la conquête d'une femme a de si flatteur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie et de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers; telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles: il est certain que des âmes fières et hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion: et c'est précisément la raison pour laquelle les

pièces de théâtre n'ont de succès pleins et entiers que dans les Etats républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie et de la liberté, sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle ou un pays différent, tel que l'Angleterre, aurait vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine faiblesse de caractère, suite nécessaire du luxe et du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force et de toute élévation dans l'âme, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé, et dont l'action se passe dans les palais des rois.

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine, qui, désarmant la sédition, avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air et du grand monde, lesquels y tiennent réellement la place qu'occupaient les gens d'une condition commune, et sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'esprit font sur le public des

impressions très différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or, cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées et d'ouvrages; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étaient et devaient être autrefois connus et admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés sur leur croyance, étaient animés de l'esprit de fanatisme, où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, voulait, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers, les controverses étaient, premièrement, quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressants, pour n'être pas universellement estimés: d'ailleurs, ces ouvrages devaient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'adresse et l'esprit imaginables; car enfin, pour persuader aux nations des contes de Peau d'âne et de la Barbe bleue, comme sont quelques hérésies (9), il était impossible que les controversistes n'employassent dans leurs écrits toute la souplesse, la force et les ressources de la logique; que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité, et peut-être en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matière que par la manière de la traiter, les controversistes devaient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu, où les peuples et les rois, instruits par les malheurs

passes, ne s'occupent plus des disputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne lirait-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouverait à la lecture d'une controverse péruvienne dans laquelle on examinerait si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputait sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres composées sur ce sujet: et c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de La Motte et du savant abbé Terrasson; dissertations qui, regardées à juste titre comme des chefs-d'œuvre et des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siècles, qu'on doit attribuer la création et l'anéantissement de certains genres d'idées et d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journalièrement arrivés dans les mœurs, les passions et les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle et dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle et dans un autre pays; que l'esprit par conséquent n'est proprement

que ce qu'on est convenu de nommer *esprit*. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, et les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprit : l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations et les préjugés d'un peuple, n'est pour ainsi dire qu'un *esprit de mode* (10); l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs et des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est par conséquent toujours invariable, et peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire comme l'esprit le plus désirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux espèces, je distinguerai en conséquence deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant et rapide; les autres un succès étendu et durable. Un roman satirique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie et maligne les ridicules des grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands et les petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir et la sagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paraissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide et brillant, mais peu étendu et peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt

du souvenir des hommes les ridicules anciens et les auteurs qui les ont peints; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les grands. Leur impatience à cet égard hâte donc encore la chute de ces sortes d'ouvrages dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satiriques. A l'égard d'un ouvrage de morale et de métaphysique, son succès ne peut être le même : le désir de s'instruire, toujours plus rare et moins vif que celui de censurer, ne peut fournir dans une nation ni un si grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satirique, il est plus généralement reconnu; parce que des traités tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un Français, ni d'un Anglais, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, et même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme et des choses, ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connaître la vraie cause des différentes espèces d'estime attachées aux différents genres d'esprit : s'il reste encore quelque doute sur ce sujet, on

peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seraient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distinguerait uniquement par la force et la profondeur de ses pensées, et l'autre par la manière heureuse de les exprimer? conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente, parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des grâces des agrements d'un tour ou d'une expression, et enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, et plus brillants que durables. Il en est deux causes : la première, c'est qu'un ouvrage traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction la fraîcheur et la force de son coloris, et ne passe par conséquent aux étrangers que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma supposition, en faisaient le principal agrement : la seconde, c'est que la langue vieillit insensiblement : c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; et qu'un ouvrage enfin, dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendaient agréable, ne doit tout au plus conserver à son tour qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut aux grâces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps, et surtout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens

737



poètes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu pour la poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'est qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles et les pays divers, il en est qui, plus vivement et plus généralement intéressants pour l'humanité, doivent avoir des succès plus prompts et plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que, parmi les hommes, il en est peu qui n'aient éprouvé quelque passion, que la plupart d'entre eux sont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une description; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, presque tous, plus senti que vu, mais plus vu que réfléchi (11); qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature; et la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admiration que les ouvrages philosophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connaissance de la botanique, de la géographie et des beaux-arts, que de la connaissance du cœur humain, les philosophes excellant en ce dernier genre doivent être plus généralement connus et estimés que les botanistes, les géographes et les grands critiques. Aussi M. de La Motte (qu'il me soit permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse, la même élégance et la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode, la fable et la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne sont lus,

jugés et appréciés que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation et le mérite de M. de La Motte.

Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide et brillant, unir le succès étendu et durable.

On n'obtient à la fois ces deux espèces de succès que par des ouvrages où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de poèmes, de romans, de pièces de théâtre et d'écrits moraux ou politiques: sur quoi il est bon d'observer que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps et du pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siècles et à tous les pays; et qu'Homère, par cette raison, doit nous paraître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son temps. Mais cette perte, et, si je l'ose dire, ce déchet en mérite, est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un ouvrage, et qui y sont toujours inégalement mêlées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernières. Pourquoi les *Femmes savantes* de l'illustre Molière sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, son *Tartufe* et son *Misanthrope*? On n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pièces; on n'a point en conséquence déterminé le degré d'estime qui leur est dû; mais on a éprouvé qu'une comédie telle que l'*Avare*, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant, et toujours nuisible aux hommes, renfermait nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de

ce sujet, c'est-à-dire de beautés durables; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvait étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, et peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public, n'en pouvaient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guère, chez les différentes nations, que les pièces de caractère passer avec succès d'un théâtre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit est, dans chaque siècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

CHAPITRE XX

De l'esprit considéré par rapport aux différents pays.

Ce que j'ai dit des siècles divers, je l'applique aux pays différents, et je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est, chez les différents peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, et par conséquent de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richesses et des grandeurs. Or l'amour et le respect que tous les hommes ont pour l'or et les dignités doivent nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences, qui, telles que la politique, la jurisprudence,

la morale, la poésie ou la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espèce d'éloquence, c'est qu'elle ne mène point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, et qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectaient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? c'est qu'une république pauvre et petite, qui ne pouvait opposer que ses vertus et sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devait mépriser tous les arts propres à amollir le courage, qu'on eût peut-être, avec raison, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient qu'on a moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome et dans la Grèce on n'en avait pour cette même science? c'est que les Anglais, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement et par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amène à sa suite le goût du luxe et de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or et de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre et même pour le courage: vertu que, chez un peuple libre, soutient longtemps l'orgueil national; mais qui, s'affaiblissant néanmoins de jour en jour, est peut-être la cause éloignée de la chute ou de l'asservissement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke et des Addison, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que partout ail-

leurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément à Londres des gens instruits; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat anglais, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre : la liste de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les sciences et les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs anglais sont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très considérable sur nous; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de la servitude, et leur ait appris à préférer les richesses aux talents. Jusqu'aujourd'hui, c'est à Londres un mérite de s'instruire; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que le duc d'Orléans, régent, interrogeait sur le caractère et le génie différent des nations de l'Europe : « La seule manière, lui dit l'étranger, de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. *En Espagne*, ajouta-t-il, on demande : est-ce un grand de la première classe? *En Allemagne*, peut-il entrer dans les chapitres? *En France* : est-il bien à la cour? *En Hollande* : combien a-t-il d'or? *En Angleterre* : quel homme est-ce? »

Le même intérêt général qui, dans les Etats républicains et dans ceux dont la constitution est mixte, préside à la distribution de l'estime, est dans les empires soumis au despotisme le distributeur unique de cette même estime. Si dans ces gouvernements on fait peu de cas de l'esprit, et si l'on a plus de considération à Ispahan, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le pacha que pour l'homme de mérite, c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles et désirables ; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudrait pas être.

Qui pourrait, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude et de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents ? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes : les talents n'y procurent ni les dignités, ni les richesses. Or les richesses et les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens, et soient universellement désirés. En vain dirait-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs ; ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, et qui néanmoins paraîtront toujours admirables du point de vue de ~~du~~ le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs et les richesses sont le prix des grands talents ; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que

L'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages et plus éclairés, la possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages universels, se croient supérieurs (12) à l'homme de talent, se félicitent d'un ton superbement modeste d'avoir préféré l'utile à l'agréable, et d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon et le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, et l'ignorance pour un mérite.

Les richesses et les dignités sont trop généralement désirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples ou les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudrait employer à des études opiniâtres et continues? Pour obtenir la faveur des grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (13) ou d'un homme en place qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'Etat, incapable d'affaires sérieuses, et tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (14), et sensible à leur

censure, l'homme en place les recoit chez lui moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point? Quiconque est né pour illustrer son siècle est toujours en garde contre les grands; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit et le caractère, faits pour estimer les talents et s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherchent, y rencontrent l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent à la Chine deux Français qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres les expose donc nécessairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des grands et des hommes en place, et surtout chez des peuples tels que les Orientaux qui, abrutis par la forme de leur gouvernement et de leur religion, croupissent dans une honteuse ignorance, et tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme et la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fondé sur le peu d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talents; pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié selon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la dissertation; pourquoi le ton nous en paraît insupportable: et l'on sentira que la dissertation est pénible et fatigante; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne désirent en général que la sorte d'esprit qui les rend agréables

dans un souper; qu'ils doivent en conséquence faire peu de cas de l'esprit de raisonnement, et ressembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnements qu'un homme apportait en preuve de son opinion, s'écria vivement : « Ah! monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve. »

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si dans la conversation l'on ne se sert que de phrases décousues et hyperboliques; si l'exagération est devenue l'éloquence particulière de notre siècle et de notre nation; si l'on n'y fait nul cas de la justesse et de la précision des idées et des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un instinct supérieur à toute connaissance raisonnée, et enfin comme un sentiment vif et prompt du bon et du mauvais; sentiment qui nous dispense de tout examen, et réduit toutes les règles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable*. C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application qui, bientôt, nous en rend tout à fait incapables, nous fait désirer dans les ouvrages une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfants qui voulons dans nos lectures être toujours soutenus par la lisière de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs; il doit souvent répéter, d'après Alexandre : « O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous! » Or la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend à cet

égara supérieurs aux écrivains anglais : si ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'est que leurs lecteurs y sont moins sensibles, et que des esprits plus exercés à la fatigue de l'attention peuvent suppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une science telle que la métaphysique, doit nous donner quelques avantages sur nos voisins. Si l'on a toujours appliqué à cette science le proverbe : *Point de merveille sans voile* ; et si ces ténèbres l'ont rendue longtemps respectable, maintenant notre paresse n'entreprendrait plus de les percer ; son obscurité la rendrait méprisable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle est encore revêtue ; qu'on la dégage des nuages mystérieux qui l'environnent. Or, ce désir, qu'on ne doit qu'à la paresse, est l'unique moyen de faire une science de choses de cette même métaphysique, qui, jusqu'à présent, n'a été qu'une science de mots. Mais, pour satisfaire sur ce point le goût du public, il faut, comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin, « que les esprits, brisant les entraves d'un respect trop superstitieux, connaissent les limites qui doivent éternellement séparer la raison de la religion, et que les examinateurs, follement révoltés contre tout ouvrage de raisonnement, ne condamnent plus la nation à la frivolité. »

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes et les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole, et cependant assez difficile, de dire des riens, et enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit ; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme

d'esprit comme divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vif; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes: dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre âme. Malheureusement il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent: ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolité et de grâces, que de force et de justesse dans les idées, nos esprits se modelant sur les leurs, doivent en conséquence se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur âme, plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avait l'amour pour précepteur, et que la main de la beauté jetât dans notre âme les semences de l'esprit et de la vertu. Le second moyen (et ce n'est pas certainement celui que je conseillerais), ce serait de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte et l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paraîtraient moins

précieuses ; alors les hommes plus indépendants, plus sages, ne perdraient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, et pourraient par conséquent étendre et fortifier leur esprit par l'étude et la méditation. Chez tous les peuples et dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des sultanes ; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernements, et par conséquent des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractères, de leur génie et de leur goût. Si l'on croit apercevoir un point de ralliement pour l'estime générale ; si, par exemple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la première, c'est que le grand capitaine est presque en tous les pays l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle et inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donnerait sans contredit aux hommes célèbres dans les sciences, les lois, les lettres et les beaux arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général est dans chaque nation le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs usages et leurs caractères différents.

CHAPITRE XXI

Le mépris respectif des nations tient à l'intérêt
de leur vanité.

Il en est des nations comme des particuliers : si chacun de nous se croit infaillible, place la contradiction au rang des offenses, et ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit, chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes ; toute opinion contraire est donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide sur l'univers. Ici, c'est l'Anglais qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe qui, persuadé de l'infailibilité de son calife, se rit de la sotte crédulité du Tartare qui croit le Grand-Lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le nègre qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, et se moque de la disette où nous sommes de dieux ; tandis que le musulman peu instruit nous accuse d'en reconnaître trois. Plus loin ce sont les habitants de la montagne de Bata : ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint ; ils se moquent en conséquence de l'Indien : Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, et d'imaginer que, si la vache dont on tire la queue, vient à pisser et qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint ? Quoi de plus absurde aux bramines, que d'exiger de leurs nouveaux convertis, que, pendant six mois, ils se

tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (15).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs et de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (16) que l'habitant d'Antioche méprisait jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs et cette frugalité qui lui méritaient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, et par conséquent d'opinion, déterminait dans le même temps des chrétiens plus zélés que justes, à noircir, par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, et ranimant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (17).

Qu'on jette les yeux de toutes parts, tout est plein de ces injustices. Chaque nation, convaincue qu'elle seule possède la sagesse, prend toutes les autres pour folles, et ressemble assez au Marianais (18) qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendait du ciel un sage qui, dans sa conduite, ne consultât que les lumières de la raison, ce sage passerait universellement pour fou. Il serait, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtisseries accuseraient, devant un tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés et les tartelettes, et qui sûrement y paraîtrait coupable au premier chef. En vain appuierait-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes; toutes les nations seraient à son égard comme ce peuple de bossus, chez, lequel, disent les fabulistes indiens, passa un dieu beau, jeune et bien

fait : ce dieu, ajoutent-ils, entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; sa figure leur paraît extraordinaire : les ris et les brocards annoncent leur étonnement ; on allait pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui sans doute avait vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tout à coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? n'insultons point ce malheureux contrefait : si le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnaissance pour les immortels, allons au temple en rendre grâces aux dieux.... Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ses défauts et méprise les qualités contraires : pour réussir dans un pays, il faut être porteur de la bosse de la nation chez laquelle on voyage.

Il est, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cause des nations voisines, et peu d'hommes qui reconnaissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger, et qui prennent exemple sur je ne sais quel Tartare, qui fit, à ce sujet, adroitement rougir le Grand-Lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avait parcouru le nord, visité les pays des Lapons, et même acheté du vent de leurs sorciers (49). De retour en son pays, il raconte ses aventures : le Grand-Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. « De quelle folie, disait-il, l'esprit humain n'est-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lapons ! sont-ce des hommes ? — Oui, vraiment, répondit le Tartare : apprends même quelque chose de plus étrange, c'est que ces Lapons, si ridicules avec leurs sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. — Impie,

repond le Grand-Lama, oses-tu bien prononcer ce blasphème, et comparer ma religion avec la leur? — Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que, par tes ris, tu ne ne dois pas engager tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévère de l'examen et du doute se portait sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même serait à l'abri des railleries de l'incrédulité? Peut-être que ta sainte urine et tes saints excréments (20), que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paraîtraient moins précieux; peut-être n'y trouveraient-ils plus la même saveur, n'en saupoudreraient-ils plus leurs ragoûts, et n'en mêlraient-ils plus dans leurs sauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent et l'avenir, tu nous l'as répété souvent; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité et ta puissance sur la terre: sans la soumission entière à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténèbres, tu remonterais au ciel, ta patrie. Tu sais que les lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde: qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulite humaine; et que sans elle, l'examen, toujours impie, ne prit les lamas pour des sorciers lapons qui vendent du vent aux sots qui l'achètent? Excuse donc, ô Fo vivant! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte; et que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance et la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paraît se servir pour te soumettre la terre. »

Peu d'hommes font à cet exemple sentir à

leur nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie; mais il est encore moins de nations qui fussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux « qui, comme disait Fontenelle, sont fous de la folie commune. » Quelque bizarre que soit une fable, elle est toujours crue de quelques nations; et quiconque en doute est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juda, où l'on adore le serpent, quel homme oserait nier le conte que les marabouts font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du serpent (21) et le mangea. Un saint marabout, ajoutent-ils, s'en aperçoit, en porte ses plaintes au roi. Sur-le-champ arrêt de mort contre tous les cochons: exécution s'en suit; et la race en allait être anéantie, lorsque les peuples représentent au roi que, pour un coupable, il n'était pas juste de punir tant d'innocents: ces remontrances suspendent la colère du prince; on apaise le grand marabout, le massacre cesse, et les cochons ont ordre d'être à l'avenir plus respectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les marabouts, comme le serpent sait allumer la colère des rois pour se venger des impies; que l'univers reconnaisse sa divinité à son temple, à son sacrificateur, à l'ordre de marabout, destiné à le servir, enfin aux vierges consacrées à son culte. Si, retiré au fond de son sanctuaire, le dieu serpent, invisible aux yeux même du roi, ne reçoit ses demandes et ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane: leur devoir est de croire, de se prosterner et d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout souillés (22), du sang des serpents immolés au Dieu du bien, couraient au temple des Mages se vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les aurait arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion en eût été bien reçu? Plus une opinion est folle, plus il est honnête et dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi Fontenelle a-t-il toujours répété que « s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. » En effet, si la découverte d'une seule a dans l'Europe même fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamnerait-on pas celui qui les révélerait toutes? (23).

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, et qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun qui, dans le siècle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes : et dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare et fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre? attachement cependant dont il serait également juste, utile et facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeler que ce fut six cents ans après l'établissement des universités qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (Descartes), que son siècle persécuta et mit ensuite au rang des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auraient des idées claires; vérité dont peu de gens sen-

tent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquence.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est certain que s'ils se rappelaient souvent de pareils faits, si, comme Fontenelle, ils se disaient souvent à eux-mêmes : « Personne n'échappe à l'erreur, serais-je le seul homme infaillible ? ne serait-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperais ? » si les hommes avaient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seraient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'apercevoir la vérité ; ils seraient plus doux, plus tolérants, et sans doute auraient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétait souvent : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » On sait tout dans notre siècle, excepté ce que Socrate savait. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur que parce qu'ils sont ignorants, et qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations, et produite en partie par leur vanité, leur fait non seulement mépriser les mœurs et les usages différents des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur Etat.

CHAPITRE XXII

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

La vanité est encore le principe de cette erreur, et quelle nation peut triompher d'une pareille erreur? Supposons, pour en donner un exemple, qu'un Français, accoutumé à parler assez librement, à rencontrer çà et là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris et débarque à Constantinople, quelle idée se formera-t-il des pays soumis au despotisme? lorsqu'il considérera l'abaissement où s'y trouve l'humanité, qu'il apercevra partout l'empreinte de l'esclavage; qu'il verra la tyrannie infecter de son souffle les germes de tous les talents et de toutes les vertus, porter l'abrutissement, la crainte servile et la dépopulation, du Caucase jusqu'à l'Égypte; qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son sérail, tandis que le Persan bat ses troupes et ravage ses provinces, le tranquille sultan, indifférent aux calamités publiques, boit son sorbet, caresse ses femmes, fait étrangler ses pachas, et s'ennuie. Frappé de la lâcheté et de la servitude de ces peuples, à la fois animé du sentiment de l'orgueil et de l'indignation, quel Français ne se croira pas d'une nature supérieure au Turc? En est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une nation est toujours un mépris injuste; que c'est de la forme plus ou moins heureuse des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre; et qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Perse fit à un soldat lacédémonien, qui lui reprochait la lâcheté de sa nation? Pourquoi m'insulter, lui disait-il? sache qu'il n'est plus de

nation partout où l'on reconnaît un maître absolu. Un roi est l'âme universelle d'un Etat despotique; c'est son courage ou sa faiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xerxès, c'est que Cyrus eut à fonder le trône où Xerxès s'est assis en naissant; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux; c'est que Xerxès fut toujours environné d'esclaves: et les plus vils, tu le sais, habitent les palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnais l'injustice de tes mépris, et si tu en doutes, donne-nous les lois de Sparte, prends Xerxès pour maître; tu seras le lâche et moi le héros.

Rappelons-nous le moment où le cri de la guerre avait réveille toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisait entendre du nord au midi de la France (24): supposons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, et se présente dans la bonne compagnie; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, et ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante ou d'un petit chien!

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre nation et la sienne, il n'est presque pas d'Anglais qui ne se croie un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les Français pour des têtes frivoles, et la France pour le royaume Babiolo: il lui serait, à la vérité, facile de s'apercevoir que ce n'est pas seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme et d'élevation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres, mais qu'ils

le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglais sont si fiers, et qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; et l'on sera convaincu que si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins, ces peuples, en profitant des divisions des Anglais, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir, et qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenaient que d'une fermeté et d'une prudence particulières à leur nation, après le crime affreux commis dans la personne de Charles I^{er}, n'auraient-ils pas tiré de ce crime le parti le plus avantageux? auraient-ils souffert que, par des services et des processions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il était de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque entreprendrait de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique? Tout Anglais sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit sa liberté; que la forme de son gouvernement ne pourrait subsister telle qu'elle est, en terre ferme, sans être infiniment perfectionnée; et que l'unique et légitime sujet de son orgueil se réduit au bonheur d'être ne insulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera sans doute un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un

peuple ne donnera à sa vanité les entraves de la raison : plus d'équité dans ses jugements supposerait une suspension d'esprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : et qui résiste au conseil de l'intérêt?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit considéré par rapport aux pays divers, c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes et leurs genres d'esprit différents.

La seule objection qu'on puisse opposer à cette conclusion, est celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, était le seul dispensateur de l'estime accordée aux différents genres de science et d'esprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'est-elle pas la plus honorée? pourquoi le nom des Descartes, des Newton est-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyère et de tous les moralistes, qui peut-être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, et que la plupart des moralistes n'ont été jusqu'à présent d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter sans cesse qu'il est beau de mourir pour la patrie? un apophthegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les moralistes devaient employer à la recherche des moyens propres à former des hommes braves et vertueux, le temps et l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsque Omar écrivait aux Syriens : « J'envoie contre vous des hommes aussi

avidés de la mort que vous l'êtes des plaisirs »; alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition et de la crédulité, ne voyaient dans le ciel que le partage de la valeur et de la victoire; et dans l'enfer, que celui de la lâcheté et de la défaite. Ils étaient alors animés du plus violent fanatisme; et ce sont les passions, et non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moralistes devaient le sentir, et savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies et des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils dans l'inexécution de leurs lois, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des lois, dit le sultan Mammouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur : la récompense, la punition, la gloire et l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre espèces de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, et créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses et de ces punitions, et les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvaient faire leur bonheur particulier sans faire le bien public, il n'y aurait alors de vicieux que les fous; tous les hommes seraient nécessités à la vertu : et la félicité des nations serait un bienfait de la morale : or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment hono-

rée, et que les écrivains excellent en ce genre, ne fussent, du moins par l'équitable et reconnaissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue et des Confucius?

Mais, répliquera-t-on, l'imperfection de la morale et la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux moralistes, et les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut dans les obstacles insurmontables qui se sont, jusqu'à présent, opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent, regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, et que par conséquent tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

Si la poésie, la géométrie, l'astronomie, et généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau, c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner et des lois et des mœurs, ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde; et comment la perfectionner

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public : il faut que chacun des citoyens qui composent une nation trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvées tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du tout puissant, ce dernier, indifférent aux progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses concitoyens ; le tyran qui les a foulés à ses pieds, le fanatique qui les y tient prosternés ; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats, forcés par leur intérêt particulier d'établir des lois contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avait pour fondement que l'ignorance et l'imbécillité humaines : aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs et tous leurs droits, et les eût armées contre l'injustice.

Mais, répliquera-t-on, si dans les premiers siècles du monde, lorsque les despotes tenaient les nations asservies sous un sceptre de fer, il était alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale : principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime ; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve,

que la gloire et le bonheur d'une nation, réfléchis sur le souverain, ajoutent à sa grandeur et à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres espèces d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, et je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion ; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis (25) de l'humanité : les autres, doux au dehors et barbares au-dedans, ont la voix de Jacob et les mains d'Esau ; indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est selon eux l'unique mesure de leur probité (26). Ils haïssent mortellement, disait la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe, et leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites et discrets, ils sentent que, pour s'asservir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur est suspecte ; ils ressemblent aux enfants que tout effraie dans les ténèbres.

La seconde espèce d'hommes puissants qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles que parce qu'ils sont paresseux, et qu'ils voudraient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux, et ceux-ci sont les plus à craindre ; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents, et l'âme de vertus, auxquels, pour être de grands scélérats, il ne

manque que du courage : incapables des vues élevées et neuves, ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécile ou feint qu'ils affectent pour toutes les opinions et les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (27) contre lui les passions et les préjugés mêmes qu'ils méprisent, et ne cessent d'effaroucher les faibles esprits par le mot de *nouveauté*.

Comme si les vérités devaient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécile; que la morale en démontrât la nécessité, et que l'étude de cette science devînt par conséquent funeste à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale? c'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Égypte, devons en être les dépositaires : que le reste des humains soit enveloppé des ténèbres du préjugé; l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces médecins qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abusèrent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompts et si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide et séduite pourrait, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servis ces deux espèces d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain pour leur résister s'appuierait-on de la faveur publi-

que. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité et du bien général, je sais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, et que ce public devient son protecteur; mais comme, sous le bouclier de la reconnaissance et de l'estime publiques, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques, parmi les gens sages il en est très peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se sont jusqu'à présent opposés aux progrès de la morale, et pourquoi cette science presque toujours inutile a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireraient d'une excellente morale? et ne pourrait-on pas hâter les progrès de cette science en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matière, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV

Des moyens de perfectionner la morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux espèces d'hommes que j'ai citées. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer, de montrer dans les protecteurs de l'ignorance les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux nations que les hommes sont en général encore plus stupides que méchants; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guérirait de la plupart de leurs vices, et que s'opposer à cet égard à leur guérison, c'est commettre un crime de lèse-humanité

Tout homme qui, dans l'histoire, considère le tableau des misères publiques, s'aperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où du moins les citoyens ne se permettraient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (28) ! Cependant l'homme est fait pour être vertueux. En effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, et dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice et nécessiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux et puissant met si souvent à la chaîne la justice et la vertu, et s'il opprime les nations, ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui, cachant à chaque nation ses véritables intérêts, empêche l'action et la réunion de ses forces, et met par ce moyen le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ! On n'a point jusqu'à présent assez fortement insisté sur cette vérité ; non qu'on doive renverser en un jour tous les autels de l'erreur ; je sais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle : je sais même qu'en les détruisant on doit respecter les préjugés, et qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point en-

core la face du monde, si les erreurs commencent à s'écouler, et si l'on aperçoit çà et là pointer dans l'univers quelques îles où la vertu et la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniser? Il faut, d'une main hardie, briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies malfaisants; découvrir aux nations les vrais principes de la morale; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur et le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral; et que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondements d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connaissance de ce principe? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leur cœur, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire où l'on voit les peuples de tous les siècles et de tous les pays uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité et à leur amusement. J'en prends à témoin et ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyait des esclaves et les donnait en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate; et cette île du Tibre où la cruauté des maîtres transportait les esclaves infirmes, vieux et malades, et les y laissait périr dans le supplice de la faim; j'en atteste encore les débris de ces vastes et superbes arènes où sont gravés les fastes de la barbarie humaine; où le peuple le plus policé de l'univers sacri-

fait des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats; où les femmes accouraient en foule : où ce sexe nourri dans le luxe, la mollesse et les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement et les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portait la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber en mourant dans une attitude agréable. Ces faits et mille autres pareils sont trop avérés pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentiments, et le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût sans doute rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, et de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les sentiments humains dont ils seraient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (29), et comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude.

Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussît : quel avantage en retireraient les nations ? On ne ferait certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi ; on n'empêcherait point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changerait point les effets ; les hommes ne seraient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur serait donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur serait nuisible : c'est en effet à la connaissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles

jouissent : cette connaissance, tout imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats ; elle a fait confusément apercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base en effet pourrait-on les appuyer ? Serait-ce sur les principes de ces fausses religions qui, dira-t-on, toutes fausses qu'elles sont, pourraient être utiles au bonheur temporel des hommes (30) ? Mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils états à la vertu. On ne l'appuiera pas non plus sur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élèvent l'âme jusqu'à la sainteté, et ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste ; mais parce que ces principes ne pourraient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre ; et qu'un philosophe, qui dans ses écrits est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir, et par conséquent l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse par un législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute religion, et qui peuvent en conséquence être regardés comme des déistes ; l'exemple des Chinois matérialistes (31) ; celui des Sadducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme, et qui recevaient chez les Juifs le titre de justes par excellence ; enfin l'exemple des gymnosophistes qui, toujours accusés d'athéisme et

toujours respectés pour leur sagesse et leur retenue, remplissaient avec la plus grande exactitude les devoirs de la société ; tous ces exemples et mille autres pareils prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines et ces plaisirs éternels qui, considérés dans la perspective de l'avenir, font communément une impression trop faible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présents.

Comment ne donnerait-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses et saintes cruautés que condamne (32) notre religion, cette loi d'amour et d'humanité, mais dont ses ministres ont fait si souvent usage ; cruautés qui seront à jamais la honte des siècles passés, l'horreur et l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise en effet ne doit point être saisi, et le citoyen vertueux, et le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'Évangile, lorsqu'il jette un coup d'œil sur l'univers passé ! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, et s'abreuver de sang humain (33). Ici ce sont des chrétiens libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui, par leur intolérance, excitent la persécution des païens. Là ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin, s'élève en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrasins de parcourir la terre, le fer et la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares on voit succéder la guerre contre les infidèles : sous l'étendard des croisés, des nations entières

désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, et courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie et de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques; il fait reparaître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busiris et les Néron; il dresse, il allume en Espagne les bûchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports traversent les mers, pour planter la croix et la désolation en Amérique (34). Qu'on jette les yeux sur le nord, le midi, l'orient et l'occident du monde, partout on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes, des enfants, des vieillards; et la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre suprême, n'offrir de toutes parts que le vaste, le dégoûtant et l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, et quel chrétien, si son âme tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'Evangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, et s'il a quelquefois essuyé leurs larmes, ne serait point, à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité (35), et n'essaierait point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel?

Sans être contraire aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympé de scélérats, était sans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes justes. Qui peut

cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ! Qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévôt que le Français, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du styilet et du poison ? et que dans le temps où la dévotion est plus ardente et la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (36), que dans les siècles où la dévotion s'attiedit et la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes lois (37) qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles lois, il faut connaître le cœur humain ; et préliminairement savoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférents pour les autres, ne sont nés ni bons, ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise ; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espèce est gravé par la nature d'une manière ineffaçable (38) ; que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir et la haine de la douleur ; que le plaisir et la douleur ont ensuite déposé et fait éclore dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi, dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices et toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les passions, dont l'arbre défendu n'est, selon quelques rabbins, qu'une ingénieuse image,

portent également sur leur aïe les fruits du bien et du mal; qu'on aperçoit le mécanisme qu'elles emploient à la production de nos vices et de nos vertus; et qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu et de sagesse.

Or, si l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux espèces d'hommes puissants citées ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale serait donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, et dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple et facile dans la spéculation est très difficile dans l'exécution; non qu'il ne naisse des hommes qui à des esprits vastes et lumineux unissent des âmes fortes et vertueuses. Il est des hommes qui, persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu, sentent que les biens et la vie même d'un particulier ne sont, pour ainsi dire, entre ses mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt à restituer, lorsque le salut du peuple l'exige; mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public; d'ailleurs la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale et la législation, que je regarde comme une seule et même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces siècles heureux, désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étaient

que l'ingénieux emblème de la perfection de ces deux sciences.

CHAPITRE XXV

De la probité, par rapport à l'univers.

S'il existait une probité par rapport à l'univers, cette probité ne serait que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre, jetée dans l'océan, n'en produit sur les mers, dont elle élève nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduirait au désir constant et habituel du bonheur des hommes, et par conséquent au vœu simple et vague de la félicité universelle, je dis que cette espèce de probité n'est encore qu'une chimère platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; si les paix conclues entre les nations, ne sont proprement que des trêves comparables au temps, qu'après un long combat, deux vaisseaux prennent pour se ragréer et recommencer l'attaque ; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes et leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins ; enfin, si la félicité et l'agrandissement d'un peuple sont presque toujours attachés au malheur et à l'affaiblissement d'un autre, il est évident que la passion du patriotisme, passion si désirable, si vertueuse et si estimable dans

un citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs et des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudrait pour donner l'être à cette espèce de probité, que les nations, par des lois et des conventions réciproques, s'unissent entre elles, comme les familles qui composent un état; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général; et qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel: supposition qui ne se réalisera de longtemps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers, et c'est en ce point que l'esprit diffère de la probité.

En effet, si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, et si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au delà des limites d'un empire, il n'en est pas ainsi de ses idées: qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (39).

D'ailleurs, en matière d'esprit comme en matière de probité, l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumières: au contraire, plus les nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, et plus la force et l'activité de l'esprit universel s'augmentent. D'où je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

CHAPITRE XXVI

De l'esprit, par rapport à l'univers

L'esprit, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est sans contredit le plus désirable. Il n'est aucun temps où l'espèce d'idées réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'*esprit*. Il est pour chaque nation un temps de stupidité et d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, et toujours ridicules aux yeux de la postérité; ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poète, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères et le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de sciences et d'arts: mais il en est aussi d'agréables; telles sont premièrement les idées et les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homère, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels, comme je l'ai déjà dit, ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siècle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles sont en second lieu les grandes images dont ces poètes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : et je dis que la grandeur est dans les tableaux poétiques une cause universelle de plaisir (40) : non que tous les hommes en soient également frappés, il en est même d'insensibles aux beautés de la description comme aux charmes de l'harmonie, et qu'il serait, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont, par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas ; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le désir habituel et impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre âme, plus de force et d'élévation à nos idées ; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue et plus agréable ; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre ; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur ; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux et à l'imagination des hommes : cette espèce de beauté l'emporte infiniment, dans les descriptions, sur toutes les autres beautés qui, dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement, ni aussi généralement sen-

ties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux souterrains qu'il creuse, aux terrasses qu'il élève, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Etna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes, ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude et grossière que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions ?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire ? est-ce la symétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés ? Mais ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncés sans ordre les uns sur les autres ; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs ? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paraissent que des points lumineux semés çà et là dans les plaines de l'éther, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y sont aperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernières sphères, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes et incommensurables concavités des cieux ; se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'âme tout entière, sans cependant la fatiguer ? C'est aussi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art était si inférieur à la nature ; ce qui, en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose, sinon que les grands ta-

bleaux nous paraissent préférables aux petits.

Dans les arts susceptibles de ce genre de beautés, tels que la sculpture, l'architecture et la poésie, c'est l'énormité des masses qui place le colosse de Rhodes et les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte et la plus sublime. Aussi son sujet, peu fertile en beautés d'une autre espèce, l'était-il infiniment en beautés de descriptions. Devenu, par ce sujet, l'architecte du paradis terrestre, il avait à rassembler, dans le court espace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a dispersées sur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté par le choix de ce même sujet sur les bords de l'abîme informe du chaos, il avait à en tirer cette matière première propre à former l'univers, à creuser le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les soleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, et cette fraîcheur printanière dont sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclosé. Il avait donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs et les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, sont encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit: c'est par la contemplation et la combinaison, soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les poètes et les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très diffé-

rents, et dans lesquels il est également rare et peut-être également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'esprit, dit Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer ; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes et premières, dont la nouveauté, l'importance et la fécondité fixent fortement son attention ; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, et par conséquent facile à embrasser, et où la variété se trouve identifiée à la simplicité (41) ; c'est pareillement à la triple combinaison de la grandeur, de la nouveauté, de la variété et de la simplicité dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme et sans bornes nous est sans doute plus agréable encore ; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi, si, enveloppée de nuages noirs et portée par les aquilons, la tempête, personnifiée par l'imagination du poète, se détache du midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux ; qui doute que la succession rapide, simple et variée des tableaux effrayants que présente le bouleversement des mers, ne fasse à chaque instant sur notre imagination des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, et ne nous plaise par conséquent davantage ? Mais si la nuit vient encore redoubler

les horreurs de cette même tempête, et que les montagnes d'eau dont la chaîne termine et cintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées et réfléchies des éclairs et des foudres, qui doute que cette mer obscure, changée tout à coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur et à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Aussi l'art du poète, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement, et même, s'il le peut, de frapper dans ses descriptions plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents et des éclats de tonnerre, pourrait-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, et par conséquent au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie! Au retour du printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de Marly pour entr'ouvrir le calice de fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades, n'augmentent-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos âmes: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir.

On voit donc que s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences), il en est aussi d'universellement utiles comme agréables, et que, différent en ce point de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que, tant en matière d'esprit qu'en matière de morale,

cest toujours de la part des hommes l'amour ou la reconnaissance qui loue; la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime; l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considère, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes, et, par conséquent, utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.

DISCOURS TROISIÈME

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER

Je vais examiner dans ce discours ce que peuvent sur l'esprit la nature et l'éducation: pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens: or les sens sont les sources de toutes nos idées; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives; un aveugle-né n'a par cette raison aucune idée des couleurs: il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente, et si l'on suppose qu'entre les

hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, et dans l'organisation desquels on n'a perçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences et des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour être stupides, et les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont faibles et délicats, lorsque les autres sont forts et robustes. Qui pourrait, dira-t-on, à cet égard, occasionner les différences dans la manière uniforme dont la nature opère?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes qui concluraient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matière à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque faible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paraître démonstratif; car, enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation, et, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux et par les mêmes maîtres; en ce sens l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie et plus étendue, et qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à

notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation, parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, et la forme du gouvernement sous lequel il vit, et ses amis, et ses maîtresses, et les gens dont il est entouré, et ses lectures, et enfin le hasard, c'est-à-dire une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'apercevoir l'enchaînement et les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne en conséquence les idées les plus heureuses, et nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hasard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorsque les jardiniers en faisaient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces jardiniers lorsque, ne pouvant élever les eaux au-dessus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demandèrent la cause à Galilée, et piquèrent par cette question l'esprit et la vanité de ce philosophe : ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hasard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pesanteur de l'air, trouvé la solution de ce problème.

Dans un moment où l'âme paisible de Newton n'était occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hasard qui, l'attirant sous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, et donna à ce philosophe la première idée de son système : c'est réellement de ce fait qu'il partit pour examiner si la lune ne gravitait pas vers la terre avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies

ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute ou d'une certaine tranquillité d'âme, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chute d'une pomme!

Je sens qu'on ne peut d'abord sans quelque peine attribuer de si grands effets à des causes si éloignées et si petites en apparence (42). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet de causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû en partie la conquête de la Perse à l'instituteur de la phalange macédonienne; que le chantre d'Achille, animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII; que les pleurs de Véturien n'aient désarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires qui changèrent la face du monde; et que ce ne soit par conséquent aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente? Que de faits pareils (43) ne pourrait-on pas citer! Gustave, dit l'abbé de Vertot, parcourait vainement les provinces de la Suède, il errait depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille et la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'eussent remarqué que le vent du nord avait toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du

ciel, et l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du nord qui mit la couronne de Suède sur la tête de Gustave.

La plupart des événements ont des causes aussi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des historiens les ont ignorées eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les apercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connaissance de certains principes supplée facilement à la connaissance de certains faits. Aussi, sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que, si l'on comprend sous le mot d'éducation généralement tout ce qui sert à notre instruction, ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part ; et que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances, personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits ; que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce dont le germe, indestructible et absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes ? Je pourrais donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'aurait rien que de vague, et qu'elle se réduirait pour ainsi dire à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un

point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains et plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit, et se rappeler que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir et observer les ressemblances et les différences, c'est-à-dire les rapports qu'ont entre eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourrait donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire et de capacité d'attention.

CHAPITRE II

De la finesse des sens.

La plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, serait-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours apercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les aperçoivent, je choisis le sens de la vue pour exemple, comme celui

auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées, et je dis qu'à des yeux différents, si les mêmes objet paraissent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obscurs; si la toise, par exemple, est aux yeux d'un tel homme plus petite, la neige moins blanche, et l'ébène moins noire qu'aux yeux de tel autre, ces deux hommes apercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets: la toise, en conséquence, paraîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; et l'ébène, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux, et qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugements.

Je dirai de plus que, si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendrait du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme, doué d'une vue très fine, pourrait placer dans sa mémoire. Or, il est très peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui, considérés précisément avec la même attention par des yeux aussi jeunes et aussi exercés, soient aperçus des uns et échappent aux autres; mais la différence que la nature met à cet égard entre les hommes que j'appelle *bien organisés*, c'est-à-dire dans l'organisation desquels on n'aperçoit

aucun défaut (44), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produirait aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue, enfin deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens; dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine pourra sans contredit placer dans sa mémoire et comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est à cet égard moins parfaite; mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, et capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer par des faits historiques les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'apercevoir, et qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre, et si d'ailleurs ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent par conséquent faire autant de combinaisons, et, par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées et des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut en conséquence qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un peintre, un botaniste, et de l'autre un historien ou un politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, et

dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue et de l'ouïe, et dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes et des cornets, mettraient par ce moyen entre eux et les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle *bien organisés*, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs des sens, qu'est attachée la supériorité de lumière, et que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

CHAPITRE III

De l'étendue de la mémoire.

La conclusion du chapitre précédent fera sans doute chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits et les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits et les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matière première, et plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paraisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner si la différence d'étendue dans la mémoire des hommes bien organisés est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; et, supposant cette différence effective, il faut

secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feraient sur nous que des impressions sensibles, et pareilles à peu près à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin et Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paraissant doués que d'une mémoire très faible, sont, par le désir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits et d'idées dans leur souvenir, pour être placés au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le désir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1° de l'usage journalier qu'on en fait; 2° de l'attention avec laquelle on considère les objets qu'on y veut imprimer, et qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseraient qu'une trace légère et prompte à s'effacer; 3° et de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; et cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger par conséquent sa mémoire que d'objets qui, par leur nature, ou la manière dont on les considère, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeler l'un de l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes

objets à la mémoire sont, pour ainsi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y représentent plus souvent (45). D'ailleurs cet ordre, si propre à rappeler les mêmes objets à notre souvenir, nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un, c'est-à-dire la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présents à la mémoire; que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont ils s'occupe. Il ne pourrait la saisir, en apercevoir tous les rapports, sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit; c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, et toujours l'étendue de sa mémoire; c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paraissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues et l'histoire, qui par le secours de l'ordre chronologique, imprime et conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates et des faits historiques, ne

peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura longtemps considéré: en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni par conséquent s'y conserver longtemps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes espèces de mémoire, et la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paraît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomène de l'ordre; qu'elle est presque entièrement factice; et qu'entre les hommes que j'appelle *bien organisés*, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes fût entièrement l'ouvrage de la nature, et fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; je dis qu'elle ne pourrait en rien influer sur l'étendue de leur esprit, 1^o parce que le grand esprit, comme je vais le démontrer, ne suppose pas la très grande mémoire, et 2^o parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paraît quelquefois manquer de mémoire que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des

noms, des dates, des lieux et des personnes, pour lesquels les gens d'esprit sont sans curiosité, et se trouvent souvent sans mémoire. Mais en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnements, aucun d'eux n'en est privé: d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents, tels que Locke et Milton; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, et si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi ou de Montaigne, ce philosophe ait aperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées, on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui fallait moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue suffisait pour contenir tous les objets de la comparaison desquels devait résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'enchaînement, et lui faire par conséquent mériter et obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aven général, il est infiniment supérieur aux autres poètes; si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, et enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle

est celle ou, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre, il peint le terrain de l'enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûlait d'un feu liquide); quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que par conséquent la grandeur de l'imagination de ce poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait apercevoir, et dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais et bien proportionnés, et dans le choix constant de ces expressions fortes, qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, et par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne en note la traduction d'un morceau de poésie anglaise (46). Cette traduction et les exemples précédents prouveront, je crois, à ceux qui décomposeront les ouvrages des hommes illustres, que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, et l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées

neuves, et si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement aperçu entre certains objets, celui qui veut se distinguer par son esprit doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, et n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer et à comparer les objets entre eux, employer les journées entières à emmagasiner sans cesse de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit : vérité qu'avait vraisemblablement aperçue Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il faut moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très grand esprit ne suppose pas la très grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, et prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes communément bien organisés sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever au plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y apercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, et par

conséquent donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer en eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; et si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux et de personnes, et enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille, j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donnerait pas plus d'étendue à son esprit; et qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inétilité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, et qui, tels que les dates, les noms des lieux, des personnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les collèges n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison et l'application heureuse des règles de Despautère, qui font les

bons écoliers, ne prouvent nullement que dans la suite ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public; et c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

CHAPITRE IV

De l'inégale capacité d'attention.

J'ai fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande et des organes des sens et de l'organe de la mémoire que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention plus ou moins grande qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait apercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugemens vrais ou faux; et que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus faible degré de maladie, auquel on ne donnerait que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies pour ainsi dire insensibles, et par conséquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, et leur inégale disposition à l'esprit:

d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, et qui, contraints par la douleur de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni par conséquent être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés, on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, faibles et délicats, devraient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paraissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains et robustes qui s'appliquent aux arts et aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude et de la méditation, que la faiblesse du tempérament, par de légères et fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit paraît entièrement dépendre, et des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, et du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, et enfin des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours

des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourrait produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu jusqu'à présent déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie; et ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances, cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est, dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un désir trop faible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, et peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme capable de concevoir ces propositions a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque

proposition de géométrie que ce soit; et si, par le secours de l'ordre et par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières et assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine, il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; et qu'après s'être élevé de propositions en propositions, et d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connaissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième, qui est aussi distante de la première que la centième l'est de la quatre-vingt-dix-neuvième.

Maintenant il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connaissance est étrangère à la plupart des hommes; je le prends dans la morale, et je me propose ce problème: « Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les nations, que les vols déshonorent les particuliers? »

Pour résoudre ce problème moral, les idées qui se présenteront les premières à mon esprit sont les idées de justice qui me sont les plus familières: je la considérerai donc entre particuliers, et je sentirai que des vols, qui troublent et renversent l'ordre de la société, sont avec justice regardés comme infâmes.

Mais, quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens, cependant à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des peuples qui font l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier ne sont point applicables aux nations : ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières : je rappellerai à ma mémoire, et j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'apercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes et générales de la justice, et pour cet effet remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux apercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice, considérée par rapport aux citoyens ne seraient pas applicables aux nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai en conséquence les hommes absolument privés de la connaissance des lois, des arts, et à peu près tels qu'ils devaient être aux premiers jours du monde. Alors je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces ; je vois que, trop faibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il était de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, et de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'aperçois ensuite que ces hommes, ainsi

rassemblés et devenus bientôt ennemis par le désir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes et lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force et l'adresse furent par conséquent les premiers titres de propriété; que la terre appartient premièrement au plus fort, et ensuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout; mais qu'enfin, éclairés par le malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur serait point avantageuse, et que les sociétés ne pourraient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutaient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renoncât au droit de la force et de l'adresse, et tous en général se garantissent réciproquement la conservation de leur vie et de leurs biens, et s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises et d'injustes, selon qu'elles étaient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines; je vois que, sans la sensibilité à la douleur et au plaisir physique, les hommes, sans désirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions; qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes; et qu'ainsi la sensibilité physique et l'intérêt

personnel ont été les auteurs de toute justice (47).

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de jurisprudence : « L'intérêt est la mesure des actions des hommes, » et confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel, en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences, et j'aperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu; et qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent sans cesse opposé la digue du déshonneur et du supplice : je vois donc que la peine et la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général, et j'en conclus que les lois, faites pour le bonheur de tous, ne seraient observées par aucun, si les magistrats n'étaient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les lois, violées par le plus grand nombre, seraient avec justice enfreintes par chaque particulier, parce que les lois n'ayant que l'utilité publique pour fondement, sitôt que, par une infraction générale, ces lois deviennent inutile, dès lors elles sont nulles, et cessent d'être des lois : chacun rentre en ses pre-

miers droits; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend avec raison d'observer des lois qui deviendraient préjudiciables à celui qui en serait l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes, et que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet, je dis qu'un homme pourrait non seulement y voyager avec des armes et violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourrait même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes et générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est-à-dire l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'aperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles de conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent et des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions, parce qu'ils n'ont point eu à les faire un intérêt aussi pressant que les particuliers, parce que les nations peuvent subsister sans conventions entre elles, et que les sociétés ne peuvent se maintenir sans lois. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de nation à nation, ou de particulier à

particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église et les rois permettent la traite des nègres; si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble et la dissension dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des nègres les marchandises dont les Africains sont avides; si, par ce commerce, les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces peuples, c'est que, sauf les traités particuliers et des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église et les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connaissent d'autres droits que la force et l'adresse, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, et qu'il pût par conséquent y avoir aucun vol et aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force, et qu'ils ont, par conséquent, comme des lois sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; et pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes deshonnorent moins une nation que les vols n'avilissent un particu-

lier; il suffit de rappeler à ma mémoire la liste de tous les traités violés de tous les temps et par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute nation profitera des temps de troubles et de calamités pour attaquer ses voisins à son avantage, les conquérir, ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, instruite par l'histoire, peut considérer cette probabilité comme assez grande pour se persuader que l'infraction d'un traité qu'il est avantageux de violer est une clause tacite de tous les traités, qui ne sont proprement que des trêves; et qu'en saisissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaisser ses voisins, elle ne fait que les prévenir, puisque tous les peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; et si le terme de l'agrandissement d'un grand empire doit, ainsi que le prouve l'histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence, il est évident que chaque nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troisième, autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de sa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée, que je découvre la solution du problème de morale que je m'étais

proposé. Alors je sens que l'infraction des traités, et cette espèce de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le passé, garantir en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, aient fait des conventions générales; jusqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV ou de l'abbé de Saint-Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagées à s'armer contre le peuple qui voudrait en assujettir un autre, et qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque Etat en particulier et celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, que les peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions et les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux lois de l'équité, et par conséquent moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problème moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappelé les idées qui m'étaient les plus familières, que je les ai comparées entre elles; que j'ai observé leurs convenances et leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejeté ces idées; que je m'en suis rappelé d'autres, et que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce

qu'enfin ma mémoire m'eût présenté les objets de la comparaison desquels devait résulter la vérité que je cherchais.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, et qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit lorsqu'il fait la découverte ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, et examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un et l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent : or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, et n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles, il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées

étrangères à l'objet de la recherche, et en faire une infinité de comparaisons inutiles, comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenterait sa mémoire, son esprit est à la fois occupé du double soin, et de considérer ces figures, et de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire et d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas pour connaître les lettres, les rassembler, en former des syllabes, en composer des mots, ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente et qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le

sentiment qu'ils expriment ! Il est donc certain que si, par la continuité d'attention, c'est-à-dire par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils sont tous doués de la force et de la continuité d'attention nécessaires pour s'élever à ces grandes idées dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendus incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme ; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui et de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans désirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte ? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir ? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation,

on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande, proportionnellement au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense; et que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un désir vif de s'instruire, désir dont tous les hommes sont susceptibles; il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le désir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire; or tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois,

difficile de résister à cette conclusion, surtout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience; interrogeons les gens de lettres: ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes, les plus singulières situations de leurs romans, et les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à leur mémoire, et de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes, et ces grandes idées philosophiques; idées que l'esprit conçoit toujours avec plus de promptitude et de facilité, parce qu'elles sont plus vraies et plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont pour ainsi dire le trait du génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps et de la patience, et c'est ce qu'on appelle le travail du manoeuvre, il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses dont celui-là seul profite qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; et si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement aperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le

prix des plus pénibles efforts d'attention, et peut-on assurer que l'attention qu'exigent l'ordre des idées, la manière de les exprimer, et l'art de passer d'un sujet à l'autre (48), est sans contredit beaucoup plus fatigante; et qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers. C'est pourquoi le philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier fidèlement et correctement un manuscrit; et c'est pourquoi les commencements de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets, que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste et rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup d'œil, le peintre aperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances et des différences qui les lui font distinguer; et pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matières que l'on a longtemps méditées. C'est à l'application plus ou moins constante avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages longtemps médités, et longs à composer, en soient plus forts de choses, et que, dans les ouvrages d'esprit comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet,

je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, et si cette attention est précisément de l'espèce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous par conséquent sont doués d'une force et d'une continuité d'attention suffisantes pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeler ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier Discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits; que tous nos faux jugements sont l'effet ou de nos passions ou de notre ignorance : d'où il suit que tous les hommes sont par la nature doués d'un esprit également juste, et qu'en leur présentant les mêmes objets ils en porteraient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (49).

Mais, répliquera-t-on, pourquoi voit-on si peu d'hommes illustres? c'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude: mais dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La

force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfants : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangère, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils, c'est-à-dire, et par la gourmandise, et par l'amour du jeu, et par le désir de faire connaître les objets de leur amour et de leur aversion : or des besoins à peu près pareils doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangère dépendent et de la méthode dont se servent les maîtres, et de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers, et de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants, on sent que des progrès dépendant de causes si variées, qui agissent et se combinent si diversement, doivent par cette raison être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend peut-être du désir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce désir est l'effet d'une passion ; or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'ensuit que l'esprit doit en conséquence être considéré comme un don de nature.

C'est à ce point véritablement délicat et décisif que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connaître et les passions et leurs effets, et entrer à ce sujet dans un examen profond et détaillé.

CHAPITRE V

Des forces qui agissent sur notre âme.

L'expérience seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que

la paresse est naturelle à l'homme, que l'attention le fatigue et le peine (50); qu'il gravite sans cesse vers le repos, comme les corps vers un centre; qu'attiré sans cesse vers ce centre, il s'y tiendrait fixement attaché s'il n'en était à chaque instant repoussé par deux sortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la paresse et de l'inertie, et qui lui sont communiquées, l'une par les passions fortes, et l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est dans l'univers un ressort plus général et plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est sans contredit la moindre; mais enfin c'en est une. Le désir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs, toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques, fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence, parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots qui se poussent l'un l'autre, fait à chaque instant sur lui des impressions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement; « Le feu fait compagnie », c'est-à-dire qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, et l'espèce d'inquiétude que produit dans l'âme l'absence d'impression, qui contient en partie le principe de l'inconstance et de la perfectibilité de l'esprit humain, et qui, le forçant à

s'agiter en tous sens, doit, après la révolution d'une infinité de siècles, inventer, perfectionner les arts et les sciences, et enfin amener la décadence du goût (51).

En effet, si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, et si la durée d'une même impression en émousse la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves qui produisent dans notre âme le plaisir de la surprise : les artistes, jaloux de nous plaire et d'exciter en nous ces sortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, et par conséquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connaître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, et quelle est quelquefois l'activité de ce principe (52), qu'on jette sur les hommes un œil observateur, et l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir et penser la plupart d'entre eux ; que c'est pour s'arracher à l'ennui, qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, et par conséquent désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer tortement ; que c'est ce désir qui fait courir le peuple à la Greve, et les gens du monde au théâtre ; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste, et jusque dans les exercices austères de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles de celui de l'ennui.

Mais c'est surtout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les cours, autour du trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus faible degré d'ambition, qui fait des courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits désirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places, proportionnées à la petitesse de leurs passions; qui fait des Séjan et jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit à la vérité du privilège d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, et les forces actives et les forces d'inertie qui agissent sur notre âme. C'est pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre : c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui dans tous les cas nous imposerait la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (53); et pourquoi enfin, porté par le flux et le reflux des préjugés, tantôt vers la sagesse et tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme par hasard la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions et

la haine de l'ennui qui communiquent à l'âme son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, et qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paraisse cette proposition, comme, en morale ainsi qu'en physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions, je vais dans les chapitres suivants prouver par des exemples que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses et concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement et l'admiration de tous les siècles.

CHAPITRE VI

De la puissance des passions.

Les passions sont dans le moral ce que dans le physique est le mouvement : il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort : ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil qui comble les vallons, aplanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, élève les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris, et fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un pays où la révélation n'avait point pénétré, ce fut encore l'amour qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'âme. C'est l'enthousiasme de la reconnaissance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa aussi les fausses religions et les

superstitions, qu' toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour et la reconnaissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention et les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, et le ressort puissant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de passer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'est à cette cause (54) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle de la tour de Babel.

J'entends par ce mot de *passion forte* une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formait des passions, lorsqu'il dit : « Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les rois trembleront devant toi ; toi seul ne craindras personne ».

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, et braver les dangers, la douleur, la mort et le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève en présence de son armée deux autels, l'un à l'impiété, l'autre à l'injustice, y sacrifie, et marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un double orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : « Brutus, tu médites et tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrete ; je

savais cependant que notre sexe, faible par lui-même, se fortifiait par le commerce des hommes sages et vertueux; que j'étais fille de Caton et femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma faiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret. maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur ».

C'est la passion de l'honneur et le fanatisme philosophique qui pouvaient seuls, au milieu des supplices, engager la pythagoricienne Timicna à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsque, accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, et qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demande le nom du monstre qui avait assassiné tant de Romains : C'est Sylla, lui dit-on. « Quoi! Sylla les égorge, et Sylla vit encore? » Le nom seul de Sylla, lui réplique-t-on désarme le bras de nos citoyens. « O Rome! s'écrie alors Caton, que ton destin est déplorable, si dans la vaste enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux, et si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un faible enfant! » A ces mots, se tournant vers son gouverneur : « Donne-moi, lui dit-il, ton épée; je la cacherai sous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore (55) ».

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques. A la Chine, un empereur, pour suivi par les armes victorieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mère, un officier de l'em-

pereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton maître, lui répond-elle avec un sourire amer, se serait-il flatté que j'ignore les conventions tacites mais sacrées qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, et les rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuter des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie ». A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe et lui dit : « Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant; dis-lui qu'il qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux (56) ».

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme et de la gloire déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle contenance et quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences et les arts, et que Cicéron nomme des *héros paisibles* ! C'est le désir de la gloire, qui, sur la cime glacée des Cordilières, au milieu des neiges, des frimas, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniste sur le bord des précipices; qui jadis guidait les jeunes amateurs des sciences dans l'Égypte, l'Ethiopie, et jusque dans les Indes, pour y voir les philosophes les plus célèbres, et puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avait-elle pas sur Démosthène, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtait sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de

cailloux, il haranguait tous les jours, les flots mutinés ! C'est ce même désir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement et de la méditation, leur imposait un silence de trois ans ; qui, pour soustraire Démocrite (57) aux distractions du monde, le renfermait dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frère cadet, le trône d'Ephèse (58), où l'appelait le droit d'aînesse ; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlète se prive des plaisirs de l'amour. C'est elle encore qui forçait certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disait plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, et nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire et à faire.

Qu'on se rappelle à ce sujet, la célèbre et courte harangue d'Annibal à ses soldats, le jour de la bataille du Tesin, et l'on sentira que sa haine pour les Romains et sa passion pour la gloire pouvaient seules la lui inspirer : « Compagnons, leur dit-il, le ciel m'an-

nonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous derissons tous si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ! Quel signe plus sensible de la protection des dieux ! Ils nous ont placés entre la victoire et la mort ».

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animassent Sylla, lorsque, Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marses, Sylla lui répond : « Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton père, tes frères, tes parents, tes amis, qui, massacrés par tes tyrans, crient vengeance et l'attendent de toi ? »

Lorsque les Macedoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil, l'amour de la gloire, qui dictent à ce héros cette fière réponse : « Allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets et des soldats partout où il y aura des hommes ».

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des âmes froides, seraient semblables à la semence jetée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement

notre attention sur l'objet de nos désirs, nous le font considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, et qui font, en conséquence, concevoir et exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paraissent folles, et doivent réellement paraître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'âme faible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paraît facile à l'âme forte : devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible, que les gens sensés confondent presque toujours ensemble, parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais vous prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, et montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

Avant le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des

moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisait Darius, lui dit : « Je les accepterais si j'étais Alexandre » ; qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : « Et moi aussi, si j'étais Parménion ? » L'un est d'un homme commun et sensé, et l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si par de grandes actions le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, et ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, et dans le sentiment intérieur que ce héros devait avoir de la supériorité de son courage et de ses lumières, de l'avantage que l'une et l'autre de ces qualités lui donnaient sur des peuples efféminés et mous, tels que les Perses, et dans la connaissance enfin qu'il avait et du caractère des Macédoniens, et de son empire sur leurs esprits, et par conséquent de la facilité avec laquelle il pouvait par ses gestes, ses discours et ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animait lui-même. C'étaient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant avec raison considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paraissait à Parménion, devaient en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venaient de se briser les forces de l'empire ottoman, il sentait la difficulté de son entreprise; il savait bien qu'il attaquait une place que l'Europe chrétienne pouvait continuellement ravitailler : mais en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abîme des eaux, oppose une digue à la mer et aux flottes européennes, arbore ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne, et montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (59).

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, et dès lors incertaine, de ce qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changements insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentait que par des harangues, ou des oracles supposés, il pouvait inspirer à ses concitoyens les sentiments dont lui-même était enflammé; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourrait changer la constitution du gouvernement, et faire dans les mœurs de ce peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourrait exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentait que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout à coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourrait détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, et par conséquent après des temps et des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, et dans l'exécution duquel échouerait tout homme sensé qui,

ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mû par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes apprécieuses des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé que les gens sensés, faute de connaître à cet égard le cœur humain, ont avant le succès toujours regardés comme puérils et ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi et voulant transformer ses soldats en autant de héros il fait cacher dans un bois sombre, et monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparaît tout à coup à l'armée, et passe rapidement devant elle, en criant au général : « Périclès, je te promets la victoire. »

Tel est le moyen dont se servit Épaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple, et persuada à ses soldats que les dieux protecteurs de Thèbes s'y étaient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsque, encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avaient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, et de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheraient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de

grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les *gens sensés*, ne peuvent être aperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ces héros, eussent été affectés des mêmes sentiments.

Sans le respect dû à la réputation du grand Condé, regarderait-on comme un germe d'émulation pour les soldats le projet qu'avait formé ce prince de faire enregistrer dans chaque regiment, le nom des soldats qui se seraient distingués par quelques faits ou quelques dits memorables? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité? Sent-on, comme l'illustre chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats? Tout le monde aperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchaient en vain de rallier, ce général se jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : « Laissez faire les soldats; ce n'est point ici, c'est là (montrant un arbre éloigné de cent pas) que ces troupes vont et doivent se reformer ». Il ne laissait, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage; il revenait par ce moyen en eux les passions de la honte et de l'honneur qu'ils se flattaient encore de conserver à ses yeux. C'était l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, et de les ramener au combat et à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère, et qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes pour échauffer les âmes du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions? Est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance et plus

de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ; eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Égérie ; à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure ; à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ; à Sertorius, de consulter sa biche ; et enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglais ?

Peu de gens élèvent leurs pensées au delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (60) exécuter et dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés voulaient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact et d'une certaine connaissance des passions, ils n'en pourraient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'âme qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné et avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévit la bataille de Salamine, et qui sut, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinait avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposait-il seul à la ruine de cette ville ? C'est que lui seul regardait Carthage et comme une rivale digne de Rome, et comme

une digue qu'on pouvait opposer au torrent des vices et de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il était par ce moyen parvenu à une espèce de divination. Aussi présageait-il tous les malheurs sous lesquels Rome allait succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevait son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyait-il naître de toutes parts des Marius et des Sylla; aussi entendait-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'apercevaient partout que des palmes triomphales, et n'entendaient que les cris de la victoire. Ce peuple était alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles, et rider la face des eaux, se livrent à une joie indiscrete; tandis que le pilote attentif voit s'élever à l'horizon le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connaissance du passé et du présent dévoile celle de l'avenir (61); c'est que, semblables au chêne dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paraissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers cons-

tamment enchaînées dans leurs lits, le sage les voit successivement découvrir et submerger de vastes contrées, et le vaisseau sillonner les plaines que naguère sillonnait la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siècles, s'ébouler dans les vallons et les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction et une reproduction successives et perpétuelles, peuvent apercevoir les causes éloignées du renversement des Etats. C'est l'œil d'aigle des passions qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle et stupide. Quand le ciel est serein et les airs épures, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux et les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres et les grêles qui ravageront les moissons

Qu'on examine chaque passion en particulier, on verra que toutes sont toujours très éclairées sur l'objet de leurs recherches, qu'elles seules peuvent quelquefois apercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent rétrécir et peut-être un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées et les actions que font concevoir et exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont en général peu

estimées, ce n'est pas que ces idées et ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons et d'esprit; mais c'est que les unes et les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le Discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions et aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions et des idées de cette espèce. Elle seule enflammait un roi d'Orient, lorsqu'il s'écriait : « Malheur aux souverains qui commandent à des peuples d'esclaves ! Hélas ! les douceurs d'une juste louange, dont les dieux et les héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O peuples ! ajoutait-il, assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné qui le régit ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une âme noble que de vivre livrée au supplice de cette incertitude ! »

De pareils sentiments supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'âme des hommes de génie et de talent en tout genre ; c'est à ce désir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain : opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, aperçoit celle de leurs talents et de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres,

sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés, et que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent, seules, nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là même qu'on place avec raison au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII

On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné.

Cette proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du désir le plus vif de l'estime, et capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce désir, ce désir cessera bientôt de l'animer, parce qu'il est de la nature de tout désir de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or, la même cause qui éteindra en lui la passion de l'estime y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage ou à quelque emploi pareil des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devaient l'être les Turenne, les Condé, les Descartes, les Corneille et les Richelieu : privés, par leur position, de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils seront sans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public; ils n'auront que du dégoût pour une

science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, et qui s'est en conséquence couché très savant et très respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très ignorant et très inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ses droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avait été l'objet de leurs mépris dans la charge de préteur (62). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'un vol moins rapide que l'hirondelle. Détruisez chez un homme la passion qui l'anime, vous le privez au même instant de toutes ses lumières. Il semble que la chevelure de Samson soit à cet égard l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée, Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace et de prudence, joignaient nécessairement de grandes lumières ; qu'on se demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône ; pourquoi, fort inférieurs en général aux usurpateurs d'Occident, il n'en est presque aucun, comme le le prouve la forme des gouvernements asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets ; mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur désir était rempli ; c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission

et l'obéissance d'un peuple esclave, la passion qui les avait portés à l'empire cessait alors de les animer; c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que supposent la découverte et l'établissement des bonnes lois, ils étaient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés qui, n'étant animés d'aucun désir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont, sur le trône, fait éclater de grands talents; si les Auguste et les Cromwell peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatientes du frein, et dont l'âme était plus hardie et plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs désirs attisait toujours en eux, si j'ose le dire, la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvaient impunément s'endormir, ils sentaient qu'il fallait se rendre agréables à des peuples fiers, établir des lois (63) utiles pour le moment, tromper ces peuples, et du moins leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne avec elle.

C'est donc aux dangers auxquels ces derniers ont sans cesse été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient: ils étaient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, et perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité, et que, si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constam-

ment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles et agréables, et par de continuel efforts d'esprit, il ne console les hommes de la douleur de le louer. C'est sur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie, le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique souvent peu important pour l'humanité, qu'un sultan à l'examen d'une loi d'ou dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances et ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation, toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature (64) ; et qu'à l'abri, sur le trône, et de la punition, et des traits de la satire, un sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paraît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq et quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts et de vertu et de génie. A cet âge, les hommes nés pour le grand ont acquis une certaine quantité de connaissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité. Cet âge passé, les passions s'affaiblissent en nous, et voilà le terme de la croissance de l'esprit ; on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; et quelque supérieurs que soient dans la suite les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer et développer les idées conçues

dans le temps de l'effervescence des passions et dont on n'avait point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affaiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvaient que dans le tumulte des camps et parmi les chants de victoire échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisait son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il était du plus grand sang-froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphait de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissements et l'admiration des spectateurs le dédommageaient de la peine qu'il prenait pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes et de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire ; et les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presque en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil et l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence et de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais désirée que par une petite âme. Si les gens si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter et de parler dans les compagnies, sont en général incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent à l'acquisition d'une infinité

de petits talents et de petites perfections un temps qu'ils pourraient employer à la découverte de grandes idées et à la culture de grands talents ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des désirs trop faibles et trop modérés. Aussi les grands hommes sont-ils presque tous incapables des petits soins et des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération ; ils dédaignent de pareils moyens. « Méfiez-vous, disait Sylla, en parlant de César, de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues ; je vois en lui plusieurs Marius. »

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale des passions, si elle pouvait exister, produirait en nous le parfait abrutissement, et qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (65). Les passions sont en effet le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les sciences et les arts doivent leurs découvertes, et l'âme son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices et la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions et de les traiter de folie. La sublime vertu et la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'aurait-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns

des passions plus fortes que dans les autres? Je repondrai à cette question, que si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable, il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer, qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, et pour cet effet remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX

De l'origine des passions.

Pour s'élever à cette connaissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature : il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde : on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid et le chaud, avertir l'homme de ses besoins, attacher une infinité de plaisirs et de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins ; on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir et de douleur, et naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un et la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition, n'existaient point pour lui : uniquement sensible au plaisir et à la douleur physique, il ignorait toutes ces peines et ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne en naissant que des besoins, c'est dans nos besoins et nos premiers désirs qu'il faut chercher l'origine de ces besoins factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, et ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Aussitôt les éléments, soumis aux lois du mouvement, mais errants et confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre et l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : « Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connaître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir et de la douleur : l'un et l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions, exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allu-

meront tes desirs, tes craintes, tes espérances; te dévoileront des vérités; te plongeront dans des erreurs; et, après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes et différents de morale et de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral. »

En effet, supposons que le ciel anime tout à coup plusieurs hommes: leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins; bientôt après, ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir et de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très courte, et se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde, et que, semblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ses rivages, et qui rentrent aussitôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, et seront rentrées dans le gouffre où s'abîment les êtres; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres, alors le désir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles et des combats: de là naîtront la colère et la vengeance. Lorsque, soulés de sang, et las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, et qui leur est nuisible, alors ils feront entre eux des conventions; ces conventions seront leurs premières lois; les lois faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution: et voilà les premiers magistrats. Ces magistrats

grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir en partie détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, et les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, et que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, sans être fécondée par le travail humain, alors les peuples pasteurs disparaîtront, et feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera bientôt après l'art de mesurer et de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés; et de là une foule de sciences et de lois. Les terres, par la différence de leur nature et de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y aurait à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées; et ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue: on distinguera des supérieurs et des inférieurs; alors ces mots de *bien* et de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physique que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer: telles sont les richesses et l'indigence: alors les richesses et les honneurs, par les avantages qui y seront

attachés, deviendront l'objet général du désir des hommes. De là naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, et même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelle que certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originellement leur source dans la sensibilité physique, on pourrait croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines et des plaisirs physiques, en peines et en plaisirs factices, montrer que, dans des passions telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié, dont l'objet paraît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur et le plaisir physiques que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X

De l'avarice.

L'or et l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue; mais, si l'on ne désirait dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat et la beauté de ces métaux, l'avare se contenterait de la libre contemplation des richesses entassées

dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferait pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, désire les richesses ou comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses désirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes et les ameublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe et cette magnificence procureraient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considérait comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, et d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, et de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines, et à rassembler près de lui tous les plaisirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre les plaisirs ? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, et s'ils s'exagèrent à eux-mêmes et aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite et les motifs qui les font agir, je tâcherai de décou-

vrir la cause qui, leur laissant désirer sans cesse le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive et ridicule, et de la possibilité de l'indigence, et des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypochondriaques qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient partout des dangers, et qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite: aussi leur folie à cet égard est-elle plus pardonnable qu'elle ne le serait à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guère que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussitôt vient vivifier son âme affaissée par la misère; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux pieds des grands, et à se dévouer afin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaisir serait-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractère timide et défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés doit d'abord lui inspirer le désir de s'y soustraire, et le déterminer. par

cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles et dont les faveurs soient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts. Or, dans l'espace de temps qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance et la timidité qui s'accroissent avec l'âge, et qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre faiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *assez* n'est jamais assez; et, si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis à deux attractions différentes : pour obéir à l'une et à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit du moins en remettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout à fait insensible aux plaisirs, changera-t-il son genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues chères? Non, sans doute; et satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée

par le désir de jouir, elle sera au contraire soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive et ridicule des maux attachés à l'indigence est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares et les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en désirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI

De l'ambition.

Le crédit attaché aux grandes places peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, et par conséquent être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilège que celui d'être nourris et vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le désir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignait d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrain qu'un Romain pouvait labourer et défricher en un jour, ce motif suffisait pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres : ce qui, chez eux, forme des ambitieux, c'est le désir de se soustraire à la peine et au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non

seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les tiaras, et généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir; l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le désir de l'estime et des respects; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le désir des grandeurs, répondrai-je, n'était allumé que par le désir de l'estime et de la gloire, il ne s'élèverait d'ambitieux que dans les républiques telles que celles de Rome et de Sparte, où les dignités annonçaient communément de grandes vertus et de grands talents dont elles étaient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvait flatter l'orgueil, puisqu'elle assurait un homme de l'estime de ses concitoyens; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvait regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer et de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, et, par conséquent, dans les temps même où leur possession est la moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le désir de l'estime. En vain dirait-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même: les marques de considération qu'on lui prodigue l'avertissent à chaque instant que c'est sa place et non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit n'est point personnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître; que la vieillesse même du prince

suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes élevés aux premiers postes sont, autour du souverain, comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, et dont la splendeur s'obscurcit et disparaît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois ouï dire, et l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs ; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel ; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse et de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, et surtout celle de Byzance ; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire, et couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine, et que sur ce point il se fait illusion à lui-même ; puisqu'on ne désire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'*Orgueil*, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le désir des grandeurs n'est donc point l'effet du désir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités ? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste et brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paraître que décoré de quelque marque d'honneur ? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre à son gré plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, et l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une fa-

veur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne serait-ce pas plutôt du respect et de l'adoration des hommes que l'ambitieux serait jaloux? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il désire: mais pourquoi le désire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît: si ce geste était par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui et sans courir après les dignités, ne se pût procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire, il louerait une douzaine de porte-faix, les revêtirait d'habits magnifiques, les bariolerait de tous les cordons de l'Europe, les tiendrait le matin dans son antichambre pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens et de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espèce de plaisir prouve qu'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, et de leur empressement à nous éviter des peines et à nous procurer des plaisirs.

FIN DU TOME DEUXIÈME

NOTES

DU TOME DEUXIÈME

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siècle et une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y aurait une très grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite, et l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère et l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourrait, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes qui lit les romans, moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considère pas sous ce point de vue, et ne peut en conséquence en porter le même jugement.

(2) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie. « Dieu, dit-il, avait, de toute éternité, déterminé l'incarnation et le salut du genre humain; mais il voulait que de grands personnages, tels que les saints Pères, le demandassent. Adam, Enos, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noë, après l'avoir inutilement sollicité, s'avisèrent de lui envoyer des ambassadeurs. Le premier fut Moïse, le second David, le troisième Isaïe, et le dernier l'Eglise. Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi que les patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame Eve se présenta la première, à laquelle Dieu fit cette réponse : « Eve, tu as péché; tu n'es pas digne de mon fils. » Ensuite madame Sara, qui dit : « O Dieu, aide-nous. » Dieu lui dit : « Tu t'en es rendu indigne par l'incrédulité que tu marquas, lorsque je t'assurai que tu serais mère d'Isaac. » La troisième fut madame Rébecca. Dieu lui dit : « Tu as fait en faveur de Jacob trop de tort à Esau. » La

quatrième, madame Judith, à qui Dieu dit : « Tu as assassiné. » La cinquième, madame Esther, à qui il dit : « Tu as été trop coquette; tu perdais trop de temps à t'attifer pour plaire à Assuérus. » Enfin fut envoyée la chambrière, de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue basse et toute honteuse, s'agenouilla, puis vint à dire : « Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses pommes, » et le jardin était le ventre virginal. Or, le fils ayant ouï ces paroles, il dit à son père : « Mon père, j'ai aimé celle-ci dès ma jeunesse, et je veux l'avoir pour mère. » A l'instant Dieu appelle Gabriel, et lui dit : « O Gabriel! va-t-en vite en Nazareth, à Marie, et lui présente de ma part ces lettres. » Et le fils y ajouta : « Dis-lui de la mienne que je la choisis pour ma mère. » « Assure-la », dit ensuite le Saint-Esprit, « que j'habiterai en elle, qu'elle sera mon temple; et remets-lui ces lettres de ma part. » Tous les autres sermons de ce Menot sont à peu près dans le même goût.

(3) Dans ces temps, l'ignorance était telle, qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paverait l'église, ce curé, lorsque le juge était près de le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie : *Paveant illi, et ego non paveam*. Le juge ne sut que répondre à la citation : il ordonna que l'église serait pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un temps, dans l'Eglise, où la science et l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même à ce sujet, que les anges fouettèrent saint Jérôme, pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(4) *Utrum Deus potuerit suppositare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel silicem, vel cucurbitam; et, si suppositasset cucurbitam, quemadmodum fuerit confectionatura, editura miracula, et quonammodo fuisset fixa cruci*. Apolog. p. Hérodote, tom. III, p. 127.

(4 bis) Quelque chose qu'on dise en faveur des siècles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclama-

tions qu'on fait ou contre les philosophes ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feraient mieux de la cultiver. De pareils hommes, répliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir pour l'intérêt de l'agriculture les enregister dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendiants, de soldats, d'artisans de luxe et de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connaissances de la capitale se communiquent aux provinces; or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. « Les lumières philosophiques », dit l'abbé de Fleury, « ne peuvent jamais nuire ». Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs lois et leur police. L'esprit est comme le feu; il agit en tout sens: il y a peu de grands politiques et de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences et les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire, ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes lois, et s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance? Solon, Lycurgue, et ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considère les savants simplement comme des commerçants; et si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies et aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espèce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'Etat.

(5) *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, tome XVIII.

(6) Ce Maillard, qui déclamait de cette manière contre le clergé, n'était pas lui-même exempt des vices qu'il reprochait à ses confrères. On l'appelait le *docteur gomorrhéen*. On avait fait contre lui cette épi-

gramme, qui me paraît assez bien tournée pour le temps :

Notre maistre Maillard tout partout met le nez,
 Tantost va chez le roy, tantost va chez la royne;
 Il fait tout, il sait tout, et à rien n'est idoine;
 Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
 Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés;
 Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
 Mais il est si meschant, pour n'estre que chanoine,
 Qu'auprès de luy sont saincts le diable et les damnés.
 Si se fourrer partout à gloire il le répute,
 Pourquoi dedans Poissy n'est-il à la dispute?
 Il dit qu'à grand regret il en est éloigné;
 Car Bèze il eust vaincu, tant il est habile homme.
 Pourquoi donc n'y est-il? il est embesoigné
 Après les fondemens pour rebastir Sodome.

(7) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

(8) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même; il rejette le reste comme inventé.

(9) Voyez l'*Histoire des Hérésies*, par saint Epiphane.

(10) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme et des choses : je comprends par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paraissent les plus durables : telles sont les fausses religions, qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

(11) Voilà pourquoi dans la Grèce, à Rome et dans presque tous les pays, le siècle des poètes a toujours annoncé et précédé celui des philosophes.

(12) Séduits par leur propre vanité et les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux se croient du moins fort au-dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs : Un tel, disent-

ils, entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'est ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est que l'on ne songe point même à les citer. Le silence sur notre compte est toujours un mauvais signe; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

(13) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogène on aperçoit la vanité.

(14) « En entrant dans le monde, disait un jour le président de Montesquieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, et je reçus un accueil assez favorable des gens en place; mais lorsque, par le succès des *Lettres Persanes*, j'eus, peut-être, prouvé que j'en avais, et que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit; j'essuyai mille dégoûts. Comptez, ajoutait-il, qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient, et qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge qu'on nous fait d'autrui. »

(15) *Théâtre de l'idolâtrie*, par Abraham Roget.

La vache, au rapport de Vincent Leblanc, est réputée sainte et sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui, généralement, ait plus de réputation de sainteté. Il paraît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est fort ancienne en Orient.

(16) Blessé de nos mépris, « Je ne connais de sauvages, dit le Caraïbe, que l'Européen, qui n'adopte aucun de mes usages. » *De l'Orig. et des Mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

(17) On grava à Tarse, sur le tombeau de Julien : « Ci-gît Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur et un vaillant guerrier. »

(18) « Voyages de la compagnie des Indes hollandaises ».

(19) Les Lapons ont des sorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

(20) On donne au grand-lama le nom de *père éternel*. Les princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des Voyages*, tom. VII.

(21) *Voyage de Guinée et de la Cayenne*, par le P. Labat.

(22) Beausobre, *Histoire du Manichéisme*.

(23) Penser, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des faibles, des superstitieux et des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai et d'essentiel.

(24) En 1746, lorsque les ennemis entrèrent en Provence, après la bataille de Plaisance, perdue par le maréchal de Maillebois.

(25) Ils diraient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : « Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes ? » Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch carthaginois, auquel on sacrifiait des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion était une preuve de sa fausseté, combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer contre eux cet argument ? parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(26) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

(27) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement et politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures : ce fait

est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, réplique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements, serait peut-être funeste à d'autres : les Turcs, dont la religion est une religion de sang, et le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous? On voit des églises à Constantinople, et point de mosquées à Paris; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance, et leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque partout l'Evangile, les apôtres et les Pères, prêchent la douceur et la tolérance. Saint Paul et saint Chrysostome disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place en gagnant les hommes par la persuasion, et non par la contrainte; les évêques, ajoutent-ils, ne règnent que sur ceux qui le veulent, bien différents en cela des rois, qui règnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avait consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération saint Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrième siècle de l'Eglise, lorsqu'on agitait la question de la divinité du Saint-Esprit! question qui causait alors tant de trouble. Ce saint, dit saint Grégoire de Nazianze, quoique attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de dieu à la troisième personne de la trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accusèrent saint Basile de trahir la vérité par son silence, cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres et les plus pieux de ce temps-là, entre autres, par le grand saint Athanase, que l'on ne soupçonnait point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Tillemont, *Vie de saint Basile*, art. 63, 64 et 65. Cet auteur ajoute que le concile oecuménique de Constantinople approuva la conduite de saint Basile, en l'imitant.

Saint Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas de Dieu la même idée que nous, à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu, ce qui est impossible. Saint Athanase, dans ses *Epîtres ad Solitarios*, tom. 1, p. 855, dit que les persécutions

des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni pitié ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader, et non de contraindre ; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, pag. 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, père du mensonge, a besoin de haches et de coignées : mais le Sauveur est la douceur même ; il frappe ; si on ouvre, il entre ; si on refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, et enfin à main armée qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu et les gibets ont souvent servi d'arguments aux théologiens ; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques et aux incrédules. Jésus-Christ ne faisait violence à personne ; il disait seulement : « Voulez-vous me suivre ? » L'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

(28) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tom. vi, pag. 56.

Dans l'Inde, les brahmanes de l'école de Niagam profitèrent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les baudhistes dans plusieurs royaumes : ces baudhistes sont athées, et les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solennité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les *Lettres du P. Pons*, jésuite.

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchaient, quand il leur plaisait, un courrier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le roi de Sumatra est élu roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant sur le faste des sophis, disait qu'ils étaient athées à brûler ; qu'il s'étonnait qu'on les laissât vivre ; et que tuer un sophi était une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à

dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait, parmi nous, le même raisonnement ?

C'est sans doute à la vue de tant de sang répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disait que, si l'on mettait dans les deux bassins d'une balance le bien et le mal que les religions ont faits, le mal l'emporterait sur le bien. Tom. 1, pag. 11.

« Ne prenez point de maison, dit à ce sujet une sentence persane, dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant ou dévot. »

(29) Sextus Empiricus avait dit, avant lui, que nos principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

(30) Cicéron ne le pensait pas, puisque tout homme en place qu'il était, il croyait devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(31) Le P. Le Comte et la plupart des jésuites conviennent que tous les lettrés sont athées. Le célèbre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

(32) Lorsque Bayle dit que la religion, humble, patiente et bienfaisante dans les premiers siècles, est devenue depuis une religion ambitieuse et sanguinaire ; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appelle les bourreaux, invente les supplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conspirations, et enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion, et les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étaient en petit nombre, ils ne parlaient que de tolérance ; leur nombre et leur crédit s'étant accrus, ils prêchèrent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet que, si les chrétiens ne détrônèrent point les Néron et les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avaient pas la force : aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruisirent le paganisme, qu'ils combattirent les hérésies, qu'ils prêchèrent l'Évangile aux Frisons, aux Saxons et dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion sainte.

(33) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son âme ne s'ouvre plus à la pitié; la commisération lui paraîtrait un sacrilège.

Pour calmer la colère des Néréides, des peuples policés attachent Andromède au rocher; pour apaiser Diane et s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe et croit honorer les dieux.

Au lieu de cette note, on lit dans l'édition originale : « Les païens n'accusèrent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'insociabilité; crime, ajoute l'historien, qui leur fut toujours commun avec les juifs, gens opiniâtres attachés à leur croyance, et qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portaient aux autres nations une haine implacable. Plusieurs autres auteurs cités dans Grotius en portent le même témoignage. Abdas, évêque de Perse, renversa un temple de magés, et son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, et des guerres cruelles entre les Romains et les Perses.

(34) Aussi, dans une épître qu'on suppose adressée à Charles-Quint, on fait parler ainsi un Américain :

..... Ce n'est point nous qui sommes les barbares :
Ce sont, seigneur, ce sont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau,
Assemblent, contre nous, le prêtre et le bourreau.

(35) C'est à l'occasion de la persécution, que Thémisté, le sénateur, dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit : « Est-ce un crime de penser autrement que vous ? Si les chrétiens sont divisés entre eux, les philosophes le sont bien. La vérité a une infinité de faces sous lesquelles on peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les cœurs du respect pour ses attributs; mais chacun est le maître de témoigner ce respect de

la manière qu'il croit la plus agréable à la Divinité personne n'est en droit de le gêner sur ce point. »

Saint Grégoire de Nazianze estimait beaucoup ce Thémiste; c'est à lui qu'il écrit : « Vous êtes le seul, ô Thémiste, qui luttiez contre la décadence des lettres : vous êtes à la tête des gens éclairés; vous savez philosopher dans les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, et les dignités à la science. »

(36) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut! la Saint-Barthélemy, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, etc., etc., en sont la preuve.

(37) Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. VI, chap. X, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras, lex est qua cœdes, scortatio, furtum et simulacrorum cultus omnis prohibetur; quare, in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* « Chez les Sères, la loi défend le meurtre, la fornication, le vol et toute espèce de culte religieux; de sorte que, dans cette vaste région, on ne voit ni temple, ni adultère, ni maquerelle, ni fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur. » Preuve que les lois suffisent pour contenir les hommes.

On ne finirait point, si l'on voulait donner la liste de tous les peuples qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, et plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Mariannais, avant qu'on leur prêchât l'Évangile, n'avaient, dit le P. Jobien, jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres : ils avaient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisaient l'avenir. Ils croient cependant un enfer et un paradis : l'enfer est une fournaise où le diable bat les âmes avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis est un lieu plein de coco, de sucre et de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, et les autres le pa-

radis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des îles Marianes, sont trente-deux îles, habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion ni connaissance de la Divinité, et qui ne s'occupent qu'à boire, manger, etc.

Les Caraïbes, au rapport de La Borde, employé à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la Divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avait un gros nombril, d'où sortirent les hommes. Ce Longuo est le premier agent; il avait fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premières créatures; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyait très belle; mais ayant vu le soleil, elle alla se cacher, et ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnaissent aucune divinité. *Lettres édif., recueil 24.*

Les Giagues, selon le P. Cavassy, ne reconnaissent aucun être distinct de la matière, et n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée; leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants : ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de brahmanes qui pense que l'esprit s'unit à la matière et s'y embarrasse; que la sagesse, qui purifie l'âme, et qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit par le moyen de l'analyse. Or l'esprit, selon ces brahmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : « Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point. » Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(38) Le soldat et le corsaire désirent la guerre, et personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

(39) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, et peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes, que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit

qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conséquent, les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le roman de cette législation n'est pas encore fait, et qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction : mais enfin, en s'armant de la patience de l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons, puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, et non de son esprit.

(40) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangère à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis ; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts et de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paraît toujours bas, parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits et de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? Que, sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abîmes et des rochers, l'imagination, frappée de l'estampe du combat des titans, ne croie y reconnaître les montagnes d'Ossa et de Pélion, et ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants ? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les nymphes, nues, fugitives, et poursuivies par les désirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend enfin que le murmure des soupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages ?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

(41) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet et dans une image, est une perfection relative à la faiblesse de notre esprit.

(42) On lit dans l'*Année littéraire* que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa; un dindon lui donna plusieurs coups de becs sur une partie très délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé; et de là peut-être cette sévérité des mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages; de là sa Satire contre les femmes, contre Lulli, Quinault, et contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrète qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui était arrivé qu'on doit peut-être sa satire sur l'équivoque, son admiration pour Arnaud, et son Epître sur l'amour de Dieu : tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie et toute la suite de nos idées !

(43) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince était prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conseil de Turenne qui le retint à Paris, et qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fit moins d'honneur à ce général que la défaite de cinq cents cavaliers : tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paraissent éloignées et petites !

(44) Je ne prétends parler dans ce chapitre que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, et qui d'ailleurs ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une par le déconsu de la mémoire, et l'autre, par le défaut total de cette faculté.

(45) La mémoire, dit Locke, est une table d'airain

remplie de caractères que le temps efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

(46) C'est une jeune fille que l'amour éveille et conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son âme, dans la situation où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, et du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

« Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, et les flots de ces torrents précipités, qui mugissent entre les rochers, sont brillants par sa lumière. J'aperçois déjà le sommet de ces montagnes *velues* d'où s'élancent ces voûtes, qui, à demi jetées dans les airs, offrent un abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, achève de replier tes voiles. Feux follets qui égarez le voyageur incertain, retirez-vous dans les fondrières et les fanges marécageuses : et toi, soleil, dieu des cieux, qui remplis l'air d'une chaleur vivifiante, qui sèmes les perles de la rosée sur les fleurs de ces prairies, et qui rends la couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon premier hommage ; hâte ta course : ton retour m'annonce celui de mon amant. Libre des soins pieux qui le retiennent encore au pied des autels, l'amour va bientôt le ramener aux miens. Que tout se ressente de ma joie ! que tout bénisse le lever de l'astre qui nous éclaire, fleurs, qui renfermez dans votre sein les odeurs que la froide nuit y condense, ouvrez vos calices ; exhalez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne sais si la voluptueuse ivresse qui remplit mon âme embellit tout ce que mes yeux aperçoivent ; mais le ruisseau qui serpente dans les contours de ces vallées m'enchanté par son murmure. Le zéphyr me caresse de son souffle. Les plantes *ambrées*, pressées sous mes pas, portent à mon odorat des bouffées de parfums. Ah ! si le bonheur daigne quelquefois visiter le séjour des mortels, c'est sans doute en ces lieux qu'il se retire..... Mais quel trouble secret m'agite ? déjà l'impatience mêle son poison aux douceurs de mon attente ; déjà ce vallon a perdu de ses beautés. La joie est-elle donc si passagère ? nous est-elle aussi facilement enlevée que le duvet léger de ces plantes l'est par le souffle du zéphyr ? C'est en vain que j'ai recours à

l'espérance flatteuse : chaque instant accroit mon trouble.... Il ne vient point!... Qui le retient loin de moi? Quel devoir plus sacré que celui de calmer les inquiétudes d'une amante?.... Mais que dis-je! Fuyez, soupçons jaloux, injurieux à sa fidélité, et faits pour éteindre sa tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour, elle l'étouffe si on ne l'en détache : c'est le lierre qui, d'une chaîne verte, embrasse, mais dessèche le tronc qui lui sert d'appui. Je connais trop mon amant pour douter de sa tendresse. Il a, comme moi, loin de la pompe des cours, cherché l'asile tranquille des campagnes; la simplicité de mon cœur et de ma beauté l'a touché; mes voluptueuses rivales le rappelleraient vainement dans leurs bras. Serait-il séduit par les avances d'une coquetterie qui ternit, sur les joues d'une jeune fille, la neige de l'innocence et l'incarnat de la pudeur, et qui les peint du blanc de l'art et du fard de l'effronterie? Que sais-je? Son mépris pour elle n'est peut-être qu'un piège pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, et l'art qu'ils emploient pour nous séduire? Nourris dans le mépris de notre sexe, ce n'est point nous, c'est leurs plaisirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils sont! ils ont mis au rang des vertus, et les fureurs barbares de la vengeance, et l'amour forcené de la patrie; et jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité! C'est sans remords qu'ils abusent l'innocence. Souvent leur vanité contemple avec délices le spectacle de nos douleurs... Mais, non; éloignez-vous de moi, odieuses pensées; mon amant va se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois éprouvé : dès que je l'aperçois, mon âme agitée se calme; j'oublie souvent de trop justes sujets de plainte; près de lui, je ne sais qu'être heureuse.... Cependant, s'il me trahissait! si, dans le moment que mon amour l'excuse, il consommait entre les bras d'une autre le crime de l'infidélité! que toute la nature s'arme pour ma vengeance! qu'il périsse!... Que dis-je! Eléments, soyez sourds à mes cris; terre, n'ouvre point tes gouffres profonds; laisse ce monstre marcher le temps marqué sur ta brillante surface. Qu'il commette encore de nouveaux crimes; qu'il fasse couler encore les larmes des amantes trop crédules: et si le ciel les venge et le punit, que ce soit, du moins, à la prière d'une autre infortunée. »

(47) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées

(48) *Tantum series juncturaque pollet.*

(49) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second Discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée qu'on appelle petite ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme, que pour apercevoir le vice d'un gouvernement; et que si l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais par les épithètes de *hautes*, de *grandes*, de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

(50) Les Hottentots ne veulent ni raisonner ni penser : « Penser, disent-ils, est le fléau de la vie. » Que de Hottentots parmi nous!

Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse : pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser et pour travailler; ils se laisseraient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout : ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamacs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

(51) C'est peut-être en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts et les sciences, qu'on pourrait juger de l'ancienneté du monde. L'on ferait sur ce plan, un nouveau système de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a donnés jusqu'à présent : mais l'exécution de ce plan demanderait beaucoup de finesse et de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendrait.

(52) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif : son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, et surtout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de

Pélopidas, d'Homère, d'Archimède, de Milton; et l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opère souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; et, quand le succès favorise leurs premières entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour et de la table, était peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espèce, il ne fera jamais ni de César ni de Cromwell: il fallait une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit et de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparait du trône.

(53) La crédulité dans les homme est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde: on en soupçonne la fausseté; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudrait s'exposer à la fatigue de l'examen; on veut se l'épargner, et l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'âme, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion nous paraissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnements, ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain. « On voulait, dit cet auteur, donner une religion aux Tunquinois; on choisit celle du philosophe Rama, nommé Thic-ca au Tunquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui donne et qu'ils croient:

« Un jour, la mère du dieu Thic-ca vit en songe un éléphant blanc qui s'engendrait mystérieusement dans sa bouche, et lui sortait par le côté gauche. Le songe fait, il se réalise; elle accouche de Thic-ca. Aussitôt qu'il voit le jour, il fait mourir sa mère, fait sept pas, marquant le ciel avec un doigt, et la terre avec l'autre. Il se glorifie d'être l'unique saint tant dans le ciel que sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; à dix-neuf, il abandonne ses femmes et son fils, se retire sur une montagne, où deux démons, nommés A-la-la et Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente ensuite au peuple, en est reçu, non comme docteur, mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt mille disciples, entre lesquels il en

choisit cinq cents, nombre qu'il réduit ensuite à cent, puis à dix, qui sont appelés les dix grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois, et ce qu'ils croient, quoique avertis, par une tradition sourde, que ces dix grands étaient ses amis, ses confidants, et les seuls qu'il ne trompât point; qu'après avoir prêché sa doctrine pendant quarante-neuf ans, se sentant près de sa fin, il rassembla tous ses disciples, et leur dit: » Je vous ai trompés jusqu'à ce jour; je ne vous ai débité que des fables: la seule vérité que je puisse vous enseigner, c'est que tout est sorti du néant, et que tout doit y rentrer. Je vous conseille cependant de me garder le secret, de vous soumettre extérieurement à ma religion: c'est l'unique moyen de tenir les peuples dans votre dépendance. » Cette confession de foi de Thic-ca au lit de la mort est assez généralement sue au Tunquin, et cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scolastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession, et entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie et la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, et que sa dernière transmigration fut un éléphant blanc; et c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a dans l'Inde pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois; celui de Siam porte le nom du roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre, et qu'après cette caravane, la roue retourne à son point, et qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septième fois, très pur, très parfait; et qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de *pagode* ou d'idole. Ils admettent un paradis et un enfer, dont on se tire comme dans la plupart des fausses religions, en respectant les bonzes, en leur faisant des charités, et en bâtissant des monastères. Ils racontent au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole de Tunquin, pour savoir lequel des deux serait le mai-

tre de la terre. Le démon convint avec l'idole que tout ce qu'elle mettrait sous sa robe lui appartiendrait. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fait dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion; mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, et qui satisfait pleinement pour leurs péchés; et que, pour mieux compatir aux misères de l'homme, l'idole en avait pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, et croient que leur dieu s'est rendu visible à leur nation en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, et prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte: ils disent que Dieu est bon, et qu'il ne se soucie pas de nos prières,

(54) Sous le mot *rouge*, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, et l'autre que du couleur de chair; le premier dira, avec raison, que le rouge est une couleur vive, lorsque l'autre, au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus faible degré de volonté jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion* comme de celui d'*esprit*: il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot: il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre qui serait le premier dans toute autre classe.

(55) C'est ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressaient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon: « Laissons les oracles aux fem-

mes, aux lâches et aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des dieux, sait vivre et mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connaisse ou qu'il l'ignore. »

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, et les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

(56) La passion du devoir animait pareillement la mère d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, et pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offraient les Syriens, vint la consulter sur le parti qu'il avait à prendre. Il reçut cette réponse : « Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice et de la vertu?... Oui, lui répondit-il... Eh bien, répliqua-t-elle, qu'y a-t-il à délibérer? ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche? veux-tu être le mépris des Ommiahs, et qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie et ton devoir, c'est la vie que tu as préférée? »

C'est cette même passion de la gloire qui, lorsque l'armée romaine, mal vêtue et transie de froid, est prête à se débander, amène au secours de Septime-Sévère le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, et, par cette action, ramène à leur devoir les troupes ébranlées.

Un jour qu'on exhortait Thræsea à faire quelques soumissions à Néron : « Quoi! dit-il, pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserais jusque-là? Non. La mort est une dette : je veux l'acquitter en homme libre, et non la payer en esclave. »

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçait Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : « Vous ai-je dit que je fusse immortel? Vous ferez votre métier de tyran en me donnant la mort; moi, celui de citoyen, en la recevant sans trembler. »

(57) Démocrite était né riche; mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, et de vivre dans une honorable stupidité.

(58) Mison, fils du tyran de Chènes, renonça pareillement au sceptre de son père; et, libre de toute charge, il se retirait dans des lieux escarpés et solitaires, où,

sans jamais parler à personne, il se nourrissait de réflexions profondes.

(59) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée et de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avait consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland, il savait aussi bien que ses officiers qu'on pouvait facilement s'opposer à sa descente; mais il savait mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès, et qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

(60) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matière de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influencer sur le bonheur ou le malheur des peuples, et qu'il n'est question que de sciences, les erreurs même des gens de génie méritent l'éloge et la reconnaissance du public; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial:

Si non errasset, fecerat ille minus.

(61) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'Etat le génie élevé qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; et ce n'est le plus souvent que la sottise qui se moque de l'esprit.

(62) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

(63) C'est ce qui a mérité à Cromwell cette épitaphe:

Ci-gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
 Dont les vertus méritaient mieux
 Que le sceptre acquis par un crime.
 Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
 Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
 Ce soit l'usurpateur qui donne
 L'exemple des vertus que doit avoir un roi!

(64) Quelques philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves exposés aux plus rudes travaux du corps trouvaient peut-être dans le repos de l'esprit, dont ils jouissaient, une compensation à leurs peines, et que ce repos de l'esprit rendait souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

(65) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le désir de s'instruire, ou qu'au moins ce désir a toujours été très faible et très subordonné à leur goût pour la paresse. Or, quiconque ne désire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisants pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison ; et l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

FIN DES NOTES DU TOME DEUXIÈME

TABLE SOMMAIRE

DU TOME DEUXIÈME

DISCOURS II

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ

	Pages.
CHAP. XIX. L'estime pour les différents genres d'esprit est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.....	3
CHAP. XX. De l'esprit considéré par rapport aux différents pays.....	20
Il s'agit, conformément au plan de ce discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; et que les nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment dans les autres nations que les idées analogues aux leurs.	
CHAP. XXI. Que le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.....	30
Après avoir prouvé que les nations méprisent dans les autres, les mœurs, les coutumes et les usages différents des leurs, on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur Etat.	
CHAP. XXII. Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.....	87

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers, que tout obéit à la loi de l'intérêt; et que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la morale l'estime qu'elles devraient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir jusqu'à présent été d'aucune utilité à l'univers.

	Pages.
CHAP. XXIII. Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.....	42
CHAP. XXIV. Des moyens de perfectionner la morale.....	46
CHAP. XXV. De la probité par rapport à l'univers.....	413
CHAP. XXVI. De l'esprit par rapport à l'univers.....	57

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers, et que les idées de cette espèce sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'intérêt, ainsi qu'on s'était proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime et du mépris attachés aux actions et aux idées des hommes.

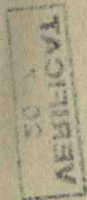
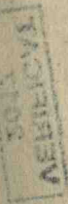
DISCOURS TROISIÈME

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OÙ COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

Pour résoudre ce problème, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale aptitude à l'esprit, ou si elle

a plus favorisé les uns que les autres; et l'on examine si *tous les hommes communément bien organisés* n'auraient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

	Pages.
CHAPITRE PREMIER.....	63
<p>On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales disposition à l'esprit, c'est en douant les uns préféablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire ou de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine dans les chapitres suivants quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entre eux.</p>	
CHAP. II. De la finesse des sens	68
CHAP. III. De l'étendue de la mémoire..	71
CHAP. IV. De l'inégale capacité d'attention.....	79
<p>On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'attention est une fatigue et une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connaissance qu'on examine, dans chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.</p>	
CHAP. V. Des forces qui agissent sur notre âme.....	97
<p>Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par des passions fortes; et l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.</p>	



Pages.
CHAP. VI. De la puissance des passions. 101

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, et nous élèvent aux plus grandes idées.

CHAP. VII. De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.. 107

CHAP. VIII. On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné..... 116

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, et qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées, il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions et du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CHAP. IX. De l'origine des passions 122

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir ou dans la crainte de la douleur, et par conséquent dans la sensibilité physique. On choisit pour exemple en ce genre les passions qui paraissent les plus indépendantes de cette sensibilité, c'est-à-dire l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié.

CHAP. X. De l'avarice..... 126

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir et la crainte de la douleur; et l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CHAP. XI. De l'ambition..... 130

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

PARIS. — IMP. NOUV. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, direct.

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
20.7

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987

<i>Haiatsre (X. de). Voyage autour de ma Chambre.....</i>	1	<i>Roland (Méme): Mémoires.....</i>	4
— Prisonniers du Caucase.....	1	<i>Rousseau (J.-J.). Emile.....</i>	4
<i>Malherbe. Poésies.....</i>	1	— La Nouvelle Héloïse.....	5
<i>Martineau. Théâtre.....</i>	2	— Confessions.....	5
<i>Marmontel. Les Incas.....</i>	2	— Contrat social.....	1
<i>Massillon. Petit Carême.....</i>	1	— De l'Inégalité.....	1
<i>Mirabeau. Sa Vie. Ses Discours.....</i>	5	<i>Saint-Réal. Don Carlos. Conjuration contre Venise.....</i>	1
<i>Moïère. Tartufe, Dépit.....</i>	1	<i>Salluste. Catilina. Jugurtha.....</i>	1
— Don Juan, Précieuses.....	1	<i>Scarron. Roman comique.....</i>	3
— Bourgeois Gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas.....	1	— Virgile travesti.....	3
— Amphitryon. Ecole des Maris.....	1	<i>Schiller. Les Brigands.....</i>	1
— Médecin malgré lui. Mariage forcé. Sicilien.....	1	— Guillaume Tell.....	1
— L'Etourdi. Sganarelle.....	1	<i>Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure.....</i>	1
— L'Ecole des Femmes.....	1	<i>Séviigné. Lettres choisies.....</i>	2
— Malade Imaginaire. Fourberies de Scapin.....	1	<i>Shakespeare. Hamlet.....</i>	1
— L'Avaro. George Dandin.....	1	— Roméo et Juliette.....	1
— Misanthrope. Femmes savantes.....	1	— Macbeth.....	1
— Pourceaugnac. Fâcheux.....	1	— Othello.....	1
<i>Montesquieu. Lettres persanes.....</i>	2	— Roi Lear.....	1
— Grandeur et Décadence des Romains.....	1	— Joyeuses Commères.....	1
<i>Ovide. Métamorphoses.....</i>	3	<i>Sterno. Voyage sentimental.....</i>	1
<i>Pascal. Pensées.....</i>	1	<i>Sutons. Douze Césars.....</i>	2
— Lettres Provinciales.....	2	<i>Swift. Gulliver.....</i>	2
<i>Piron. La Métromanie.....</i>	1	<i>Tacite. Mœurs des Germains.....</i>	1
<i>Plutarque. Vie de César.....</i>	1	<i>Tasse. Jérusalem délivrée.....</i>	2
<i>Prévost. Manon Lescaut.....</i>	1	<i>Tassoni. Seau enlevé.....</i>	2
<i>Rabelais. Œuvres.....</i>	8	<i>Vauban. Dime royale.....</i>	1
<i>Racine. Esther. Athalie.....</i>	1	<i>Vauvenargues. Choix.....</i>	1
— Phèdre. Britannicus.....	1	<i>Virgile. Enéide.....</i>	2
— Andromaque. Plaideurs.....	1	— Bucoliques et Géorgiques.....	1
— Iphigénie. Mithridate.....	1	<i>Volney. Ruines. Religion.....</i>	2
<i>Regnard. Voyages.....</i>	1	<i>Voltaire. Charles XII.....</i>	2
— Le Joueur. Les Folies.....	1	— Siècle de Louis XIV.....	4
— Le Légataire universel.....	1	— Histoire de Russie.....	2
		— Romans.....	5
		— Zaïra. Mérope.....	1
		— Mahomet. Mort de César.....	1
		<i>Xénophon. Dix mille.....</i>	1

Adresser toutes les demandes à M. L. BERTHIER

3, RUE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, fondée en 1859.

... de faire pénétrer au sein des plus nombreuses foyers
 ... les plus remarquables de toutes les littératures
 ... jusqu'à ce jour, les principales œuvres de

ALFIERI.	ÉRASME.	MOLIERE.
ARIOSTE.	ÉPICTÈTE.	MONTESQUIEU.
BACHAUMONT.	FLORIAN.	OVIDE.
BEAUMARCHAIS.	FÉNELON.	PASCAL.
BECCARIA.	FOË (de).	PIRON.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	FONTENELLE.	PLUTARQUE.
BOILEAU.	GËTHE.	PRÉVOST.
BOSSUET.	GOLDSMITH.	RABREAIS.
BOUFFLERS.	GRESSSET.	RACINE.
BRILLAT-SAVARIN.	HAMILTON.	REGNARD.
BYRON.	HOMÈRE.	ROLAND (Madame).
CAZOTTE.	HORACE.	ROUSSEAU (J.-J.).
CERVANTÈS.	JEUDY-DUGOUR.	SAINT-REAL.
CÉSAR.	JUVÉNAL.	SALLUSTE.
CHAMFORT.	LA BOETIE.	SCARRON.
CHAPELLE.	LA BRUYÈRE.	SCHILLER.
CICÉRON.	LA FONTAINE.	SEDAINE.
COLLIN d'HARLEVILLE.	LAMENNAIS.	SÉVIGNÉ (M ^{me} de).
CONDORCET.	LA ROCHEFOUCAULD.	SHAKESPEARE.
CORNEILLE.	LESAGE.	STERNE.
COURIER (Paul-Louis).	LINGUET.	SUËTONE.
CYRANO DE BERGERAC.	LONGUS.	SWIFT.
D'ALEMBERT.	MABLY.	TACITE.
DANTE.	MACHIAVEL.	TASSON.
DÉMOSTHÈNES.	MAISTRE (de).	VAUBAN.
DESCARTES.	MALHERBE.	VAUVENARGUES.
DESMOULINS (Camille).	MARIVAUX.	VIRGILE.
DIDEROT.	MARMONTEL.	VOLNEY.
DUCLOS.	MASSILLON.	VOLTAIRE.
	MIRABEAU.	XÉNOPHON.

Voir le catalogue détaillé dans l'intérieur de la couverture

Envoi franco du Catalogue

On trouve aussi chez les mêmes Editeurs

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE EN 23 VOLUMES

Comprendant : Grammaire. — Arithmétique et Tenue de livres. — Botanique naturelle. — Agriculture. — Cosmographie. — Droit usuel. — Géographie générale. — Physique. — Hygiène. — Chimie. — Géologie. — Mythologies et Religions. — Philosophie et Morale. — Botanique. — Histoire de France. — Inventions et Découvertes. — Géométrie. — Histoire de l'humanité. — Histoire ancienne et moderne. — Dictionnaire usuel de la langue française.

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. — Franco, 10 c. en sus